

LES AMIS-DE-LA POLOGNE

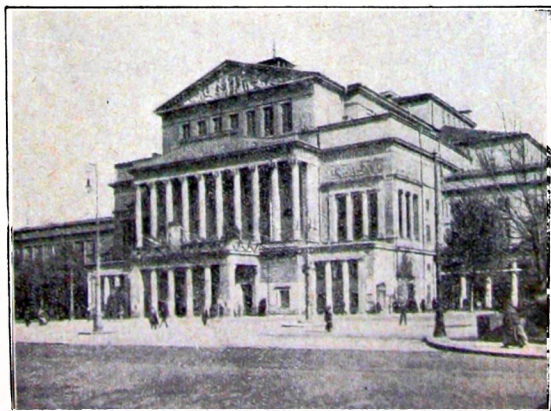
REVUE
MENSUELLE
RÉDACTEUR EN CHEF
Rosa BAILLY

RÉDACTION & ADMINISTRATION :
16, Rue Abbé de l'Épée, PARIS (v^e)
Comptes de Chèques Postaux : Paris 880-96
Téléphone : ODÉON : 62-10

Adhérents français :
10 fr. par an.
Abonnés étrangers :
20 fr. par an.

SOMMAIRE

Le monument de la reconnaissance française aux volontaires polonais. — Madame la Maréchale Pilsudska : *Marie Dabowska*. — Le crédit agricole en Pologne : *M. Betz*. — La gravure polonaise. — Un spécialiste de la politique coloniale française : *D' Seweryn Sowani*. — Sur les routes de Pologne. — Les "Journées de Mickiewic" à Nowogrodek. — Chez les écoliers joufflus : *Awa Wylezyska*. — La beauté féminine. — La bataille d'Olszyna. — Les eroix d'Olszyna : *K. Bielanska*. — "Maison de Femmes" de Sophie Nelkowska : *S.* — Dewaïtis : *Marie Rodziewicz*. — Nouvelles diverses. — Si j'apprenais le Polonais ! L'actualité Katowicarde : *Fleury Pelletier*. — Une intéressante photographie.



L'OPÉRA DE VARSOVIE

Le Monument de la Reconnaissance Française aux Volontaires Polonais



1914. — LES PREMIERS VOLONTAIRES POLONAIS A BAYONNE

Il s'édifiera, malgré la crise économique ! Nul obstacle ne tient devant un élan du cœur français...

Notre appel était à peine parvenu à nos abonnés que nous recevions leurs dons et leurs compliments. Retraités, pupilles de la nation, les moins heureux de ce monde, nous ont envoyé leur obole comme les autres. Des écoles ont organisé spontanément des collectes. Tel écolier a fait la quête dans sa famille. Un étudiant nous a apporté ses économies...

Quel beau livre d'Or nous allons constituer ! Il sera offert au Musée National de Varsovie le jour de l'érection du Monument.

Nous sommes bien loin d'avoir recueilli la somme nécessaire. Mais nous y parviendrons ! Ce n'est pas en vain que l'on fait appel aux Français.

Total des quatre premières listes : 8.861 fr. 25.

M^e Mercklen (Reims), 200 fr. ; Mme Nègre (Toulouse), 5 ; M. Biard (Cherbourg), 20 ; M. Campredon (Ales), 20 ; M. Henry (Besançon), 30 ; Mlle Debon (Revel), 5 ; M. Pariska (Châlons), 5 ; M. Blanchard (Montluçon), 5 ; M. Donizeau (Charenton), 50 ; M. Przytulski (Châteauroux), 15 ; Mlle Petit (Arras), 14 ; M. Joré (Toulouse), 5 ; M. Jean Majou (Luçon), 5 ; M. Henri Michaut, 30 ; M. Verdier (Lunel), 20 ; Abbé Gautier (Aménis), 20.

M. Gros (Toulon), 30 ; M. Pariset (Ban St-Martin), 20 ; Mme Baudart (Savary), 30 ; Ct de vaisseau Lemoine (Rochefort), 10 ; M. Boussin (Laval), 40 ; M. Tissot (Bourg), 5 ; M. Wicart (Roubaix), 10 ; Mme Salutrynska (Genillé), 20 ; M. Duplan (La Rochelle), 10 ; Mme de St-Louvent (Versailles), 10 ; Mme Roux (Le Creusot), 10 ; Lt-Raingard (St-Maixent), 10 ; Mme Karwoyska (Rochefort), 5 ; M. Ailloud (Le Mans), 3 ; M. Grabczewski (Hazebroeck), 20 ; M. Gallé (Poitiers), 5 ; M. Studer (Metz), 10 ; M. Michel (Nîmes), 5 ; M. Jean Million (Poitiers), 10 ; M. Raymond (Paris), 10.

M. Pierre Champion, maire de Nogent. 100 ; M. La

Brignonen (Sotteville), 20 ; Mlle Pouroy (Châteauroux), 10 ; Mlle Kauffeisen (Dijon), 10 ; M. l'Archiprêtre Fassy (Aix), 20 ; M. Beau (Mâcon), 10 ; M. Fascinet (Verdin), 10 ; L. Moronval (St-Maixent), 5 ; M. Allix (Argentan), 10 ; M. de Putiatvcki (Lapallisse), 20 ; M. Henri Clément (Gap), 10 ; Mme Taillard, 10 ; Mlle Tautenstein, 20 ; Mme Gilly (Aubagne), 20 ; Mme Humez (Nogent), 10.

Mlle Held (Angers), 10 ; Colonel Turin (Rennes), 5 ; M. Bernard (Châlons), 5 ; M. Champion (Mouches-sur-Ay), 10 ; M. Guillemain (Cormatin), 20 ; M. Desgard (St-Nazaire), 10 ; Mlle Marnier (Lille), 10 ; M^{rs} Rabourdin (Nantes), 20 ; Anonyme, 5 ; Commandant Turrel (Garéoult), 40 ; Colonel Gaillabert, 10 ; M^{rs} Petit (Amiens), 4 ; M. Paul (Neuilly), 5 ; M. Mongé (Le Vesinet), 40 ; M. Souty (2^e versement), 5 ; Mme Quiret (Béthune), 10 ; Mme Pouget (Clermont-Ferrand), 10 ; Quête faite par l'écolier Louis Vadel (St-Mihiel), 10 ;

Mlle Chrétien (Toulon), 15 ; D^{re} Philouze (Rennes), 10 ; Mlle Wilk (par M. Collette), 10 ; M. Collette (Pecqueurcourt), 20 ; M. Hanra (Manciennes), 100 ; M. Maurice Jacob (Dunkerque), 20 ; Mlle Dufournaud (La Madeleine), 5 ; M. Henri Touzé, 5 ; M. Strowski (Pontivy), 10 ; Société des Hauts Fourneaux de Pont-à-Mousson, 250 ; M. Maurice Marchand (Sète), 5 ; Mlle Obalska (Luçon), 10 ; En souvenir du général de Tomaszewski, son fils, 25 ; Colonel Chénard (Bordeaux), 35 ;

Mlle M. Wysocka (Bayonne), 5 ; Mlle V. Wysocka, 2 ; Mlle H. Marill, 10 ; Mme Poniarska, 10 ; M. Robelin, 20 ; Mlle J. Schoell, 5 ; Mme Rzewuska (La Troublade), 30 ; M. Voise (Calhors), 2 ; Mme de Morère (Châtelleraut), 5 ; M. Rousselet (Thionville), 5 ; Mme Scholkoff (Ollioules), 20 ; M. Stefanski (Cholet), 2 ; M. Hugon (Limoges), 10 ; M. Bernard (Rennes), 15 ; M. Prével (Metz), 100 ; M. Lambotte (Clamart), 5 ;

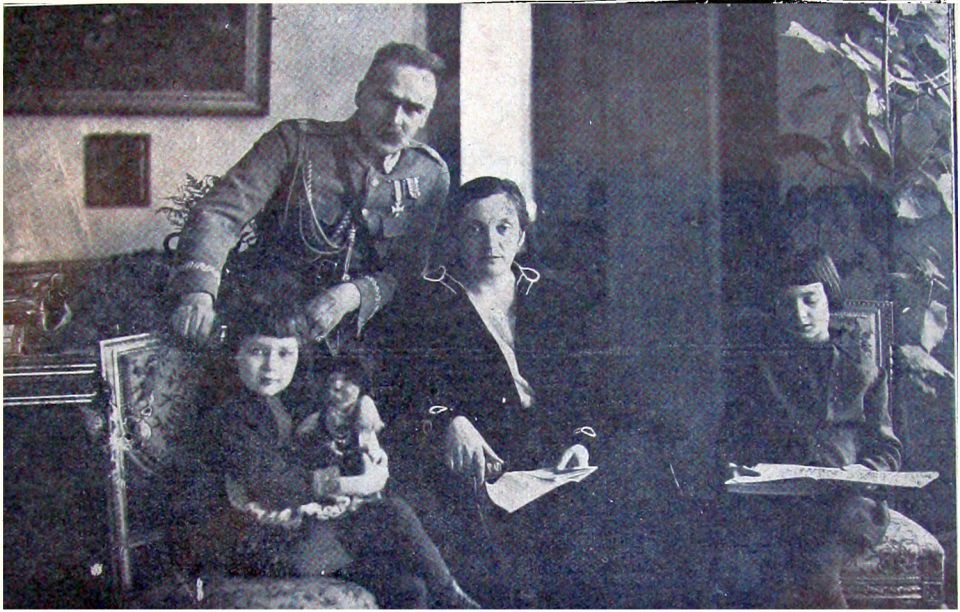
Comtesse Orłowska, 500 ; Général Léandri (Ajaccio), 40 ; M. Morzière (Clermont-Ferrand), 5 ; Abbé Artaud, 10 ; Mlle Gillet (Pierrefite), 5 ; Mlle Daudy (Narbonne), 20 ; M. Berthaut (Rennes), 5 ; Mlle Legendre (Rennes), 5 ; Anonyme, 5 ; Abbé Borowski (Sèvres), 20 ; M. Ledue (Étaules), 10 ; M. Havard et ses camarades de l'École Normale de Versailles, 50 ; Mme Mange de Hauke, 100 ;

Mme Saubier (Bellevue), 10 ; Mlle Dubois (Chartres), 5 ; Mme Guittard (Figeac), 10 ; D^r Godlewski (Avignon), 25 ; Maison Prunier (Cognac), 50 ; M. Ulmer (Châlons), 20 ; Mme Barot (Angers), 100 ; M. Lamy, 5 ; M. Baudart (Bangkok), 80 ; M. Tesmoingt (Lille), 15 ; Par le comité d'Angers, 50 ; Anonyme (Rennes), 10 ; M. Strzalkowski (Limoges), 5 ; Mme Garron-Ziegler, 10 ;

Colonel Regnault, 20 ; M. Gaston Rivière, 115 ; Le Cours Complémentaire et l'École du Centre, par M. Duquénais (Creutzwald), 39 ; Mme de Thubert, 10 ; Mlle Roussel (Figeac), 5 ; M. Ardouin (Montluçon), 5 ; Société Joseph Pilsudski, à Auchel (par M. Mozdziński, 50 ; M. Jardin (Nancy), 10 ; M. Philippe (Châlons), 5 ; A. M. D. (Angers), 5 ; Mlle Delpuech (Royat), 10 ; Mlle Carlier (Orléans), 20 ; M. Ruault (Somme), 30. —

Total : 12.387 fr. 25.

(A suivre).



Madame la Maréchale Pilsudska

On me fit traverser toute une suite de chambres ; ensuite, on me fit entrer dans un grand salon qu'éclairait une lumière crue, et dans lequel régnait un silence impressionnant. Le plus léger écho de la ville, ou même du fond du palais, n'y parvenait point. Par les grandes fenêtres du balcon pénétrait le crépuscule d'octobre. Sur l'un des fauteuils Louis XV, recouverts d'une housse grise, une grande poupée de Lowicz, laissée là par l'une des filles du Maréchal semblait perdue dans son rêve.

La Maréchale quitta ses appartements qui se trouvent du côté de la rue Parkowa, pour venir me trouver au salon.

Il y a des gens dont la jeunesse constitue la seule beauté et il y en a d'autres auxquels la vie ajoute chaque jour un charme nouveau. C'est à ces derniers qu'appartient Alexandra Pilsudska et cela est particulièrement frappant pour ceux qui ont pu la connaître avant la guerre. Elle était alors si aérienne et si transparente, qu'elle semblait une ombre frêle, une créature de rêve qui avait tout juste assez de matérialité en elle pour supporter la vie effrayante qu'elle s'était choisie.

Aujourd'hui son visage calme et pur, qui rappelle d'une façon frappante les visages du peintre Jakimowicz, mort si prématurément, est devenu expressif et puissant comme un tableau paysage dont le brouillard s'est dissipé et sur lequel un vent frais a soufflé. Son

regard droit, noble et grave, le dessin hardi de la tête, sa silhouette élancée, ont en soi quelque chose d'une statue antique.

Sa modestie extraordinaire, bien connue du reste, s'harmonise avec cette dignité involontaire d'une façon charmante. Modestie dans sa façon de vivre, de s'habiller, d'élever ses enfants, de ne jamais profiter de sa situation exceptionnelle de femme du premier homme de Pologne, dans une multitude de faits. Sa plus grande modestie se manifeste avant tout dans la difficulté que l'on éprouve à la faire parler de sa propre vie. Obtenir de la Maréchale qu'elle vous raconte quel rôle elle a joué dans une période quelconque de la lutte pour la liberté, c'est chose bien difficile, sinon impossible. Alexandra Pilsudska est totalement incapable de parler d'elle ! Interrogée même d'une façon habile et indirecte, elle arrive toujours à faire dévier la conversation et à parler de l'héroïsme des autres.

Ma conversation avec la Maréchale, qui avait pour but d'obtenir des renseignements sur sa participation aux travaux et aux luttes du Parti Polonais Socialiste avant la guerre, subit le même sort. Ce n'est qu'après un long moment où l'on me documenta à fond sur l'héroïsme de certaines combattantes, que la force magnétique des souvenirs exerça son influence bienfaisante et que Mme Alexandra commença involontairement à mêler çà et là ses propres aventures.

Maintenant, avec ces débris de souvenirs, ces bribes

de récits dus à mon obstination, je dois reconstituer ici la silhouette de la « camarade Ola ». Je le fais avec un peu l'impression que je commets une indiscretion, — mais les actes de la Maréchale ne sont déjà plus une question personnelle ; ils appartiennent à l'histoire de ces temps où, comme le dit saint Paul, la foi et l'espérance étaient grandes, mais plus grand encore était l'amour.

Alexandra Pilsudska qui s'appelait alors *Szczerbinka*, commença à travailler dans le parti comme jeune agitatrice en 1904. Elle dirigeait un cercle féminin à Brudnia près de Varsovie. Là elle fut vite remarquée, car chaque visage nouveau était un événement et surtout on avait installé des espions. Prévenue un jour que la police l'attendait à l'arrêt du tramway où elle avait l'habitude de descendre, elle dut cesser son travail à Brudnia. Elle se livra alors à... un travail plus calme et moins dangereux que l'agitation ? Non, bien au contraire. Elle prit part à l'organisation de la manifestation de la place Grzybowski, et bientôt après elle choisit un genre d'activité encore bien plus dangereuse. Elle entra dans les rangs de l'organisation de combat du P. P. S. (Parti Polonais Socialiste). Elle faisait la liaison entre le laboratoire des bombes et les dépôts clandestins de ces bombes dissimulés dans Varsovie. Ce laboratoire se trouvait aux environs des rues Srebrna et Miedziana et il était dirigé par les frères Dabkowski, qui demeuraient dans deux pièces misérables, avec leur mère, femme d'un émigré de 63, qui les aidait dans leurs travaux et partageait leurs dangers.

Quant à la camarade Ola, après une courte période consacrée à se familiariser avec la dynamite, elle fut affectée à l'organisation de magasins d'armes que l'on faisait venir ordinairement par la poste de Belgique à Cracovie. En rappelant ces choses, la Maréchale s'attarde longuement sur le transport et la distribution des armes, mais elle ne dit rien de l'aventure qui lui arriva alors et qui aurait pu avoir pour elle les plus fâcheuses conséquences. Comme je connaissais un peu l'affaire, je réussis à obtenir des renseignements. La camarade Ola s'aperçut un jour que l'un des Mausers du magasin était ouvert ; elle essaya de le fermer mais, contre toute attente, il était chargé ; une balle partit et lui traversa le pied. Que faire ? la blessure pouvait être très dangereuse, mais il était impossible de demander une aide quelconque dans ces conditions. Elle se banda le pied comme elle put, écouta si personne n'avait entendu le coup et un bon moment après se fit transporter à l'autre bout de la ville chez un docteur du parti.

Mme Alexandra, en me racontant cet événement, n'y attache aucune importance : « C'était un vulgaire accident du travail ! » Je n'ai pas protesté, car, malgré tout le courage et le sang-froid qu'un tel accident exigeait, j'ai bien la conviction moi aussi que le véritable héroïsme de ces gens ne s'exprimait pas dans ces petits épisodes. Le plus simple accident, le plus banal, devenait évidemment la pierre de touche du courage, mais l'ensemble des efforts accomplis était ici la vraie mesure de l'héroïsme. La véritable valeur de ces gens apparaissait dans l'insuccès, dans la défaite. L'infatigable organisatrice de dépôts d'armes devait précisément rencontrer la défaite. A la suite de la dénonciation d'un agent provocateur, étudiant de l'école Polytechnique, la camarade Ola fut arrêtée et enfermée à l'Hôtel de Ville. Elle y passa six semaines, dormait

sur un matelas d'avoine avec des prostituées qui étaient parfois saisies par des crises collectives de sanglots ou de rires. On peut dire de cette période de la vie d'Alexandra Pilsudska ce que Zeromski dit après saint Paul : « Si j'étais faible, à ce moment je devins fort. » Car quand elle fut libérée (par erreur d'ailleurs), elle ne chercha pas davantage à se mettre à l'abri. Elle se sentait de force à résister face à face au plus effrayant danger ; elle se mit au plus pénible des travaux « la préparation des attentats ».

On l'employa à Kijow où en 1907 le P. P. S. prépara un attentat contre la Banque d'Etat. On devait, à l'aide d'une machine infernale réglée par un mécanisme d'horlogerie, la faire sauter à l'heure où les ouvriers l'auraient quittée. Cet attentat échoua. Tout échouait alors ; le désordre et la dissolution des organisations de combat devenaient de plus en plus évident.

Joseph Pilsudski décida alors d'employer une nouvelle méthode. Il considérait que la révolution de 1904 était vaincue et qu'il était vain de conserver sa tactique. Il prévoyait déjà la guerre européenne et devant cette perspective nouvelle, il entreprit d'organiser le mouvement armé en Pologne sur une plus vaste échelle et pour un but plus général. En même temps les attentats qu'il ne cessait d'organiser prenaient de plus en plus un caractère « diversion militaire » comme nous dirions aujourd'hui, pour maintenir un état de guerre permanent entre la Pologne et la Russie. Ceux qui ne reconnaissaient pas cet état de guerre ne savaient pas apprécier ces phénomènes à leur juste valeur et osaient traiter de « banditisme » ce qui était le résultat de l'esprit de sacrifice, du sentiment de l'honneur et de la responsabilité.

L'un des attentats les plus connus de ce genre a été l'attaque, près de Bezdana, d'un train qui transportait de l'argent pour le gouvernement russe. Une partie de cet argent devait nous servir à racheter à ce gouvernement un de nos camarades, Monwill, condamné à mort ; nous n'y réussimes pas du reste. Alexandra Szczerbinka prit une part importante à cet attentat. Elle demeura assez longtemps à Vilno, explorant le pays et se familiarisant avec la topographie des bois de Jaszunski et de Bezdanski, dont elle devait être le guide. L'attentat eut lieu le 26 Août 1908. On transporta tout de suite une partie de l'argent conquis à Vilno et à Kiew, et de là à Cracovie et à Léopol. On enfouit le reste dans le bois de Bezdanski. Deux mois après environ, il fallut absolument reprendre cet argent. Alexandra Szczerbinka, Sawa Sawicki et une certaine Aniuta, orthodoxe mais polonaise, propriétaire d'une petite ferme près de Vilno, devaient s'en charger. Ils partirent de la petite ferme dans une voiture que conduisait Sawicki. Aniuta avait dit à ses domestiques qu'elle partait assez loin, visiter la tombe de sa mère. Ils voyagèrent de cette façon à travers les bois de Jaszunski, de 7 heures du matin à 3 heures de l'après-midi. La gelée augmentait d'heure en heure. La terre se révéla beaucoup plus gelée qu'on ne l'aurait supposé. Les pelles se cassaient ; ils réussirent à déterrer le sac qui contenait de l'argent, mais durent remonter au coffre des assignats. On n'osait nulle part demander des pelles de peur d'éveiller des soupçons. Ils mirent toute la nuit pour se rendre à Biemniakonie. Là, Sawicki resta seul et bientôt après il repartit chercher l'argent que l'on avait laissé.

Alexandra Szczerbinka et Aniuta revinrent en voiture à leur petite ferme pendant une seconde nuit

effrayante. Mme Pilsudska semble regarder, en me parlant de cette nuit, quelque chose qui serait bien au-delà des murs de ce salon. Elle ne peut pas trouver de mots pour exprimer la tension de ses nerfs et la peur avec laquelle ils transportèrent cet effrayant sac d'argent. Elle dit seulement qu'alors, pour la première fois de sa vie, elle a eu une hallucination à l'état de veille. Elle vit une énorme meute de chiens qui couraient sur la neige et ensuite une foule d'amazones qui les suivaient.

A l'aube elles atteignirent la maison. Le cheval que l'on avait visiblement négligé au milieu de ces trames, rentra fidèlement dans son écurie... et tomba. Les voyageuses, épuisées, se mirent immédiatement à empaqueter l'argent dans de la ouate, puis Alexandra Szezerbínska, qui n'avait encore pris aucun repos, se remit en route avec son inquiétant bagage. A Lida, elle écrivit une dépêche en style convenu pour annoncer son arrivée à Kiew. L'employée de la poste regarda le texte avec étonnement ; il manquait des lettres a tous les mots. Mais elle fit partir la dépêche... Qui était-elle, on ne l'a jamais su. En tout cas elle consi-

déra cette extraordinaire orthographe pour une chose toute naturelle. Et Mme Ola accomploit tranquillement son voyage. « Cela a été peut-être la plus grande fatigues de ma vie », explique la Maréchale.

Ensuite Alexandra Szezerbínska prit part aux travaux de l'Union pour la lutte active, qui avaient lieu surtout à Cracovie et à Leopold, puis elle entra dans l'organisation des Fusiliers.

De temps en temps, elle faisait encore quelques excursions à Kiew, à Vilno et à Katowice. A chacune d'elles, elles risquait sa vie, sa santé, sa liberté personnelle ; à chacune d'elles elle fit preuve du courage invincible, de l'endurance exemplaire, de l'habileté que peut donner seulement un immense amour. Car l'amour est l'essence de tout héroïsme et de tout effort surhumain. Il nous soutient par le sentiment que nous ne sommes, dans nos meilleures actions, que l'expression de la force unificatrice de l'ordre le plus haut, il nous donne cette simplicité et cette modestie qui constituent le secret du charme et de la dignité de la Maréchale Pilsudska.

MARIE DABROWSKA.

Le Crédit Agricole en Pologne

Dans un ouvrage solidement documenté, M. Virion a étudié le fonctionnement du Crédit agricole en Pologne. Pour bien suivre cette étude, la lecture minutieuse du livre est indispensable ; le compte-rendu ci-dessous ne donnera que les grandes lignes du travail de M. Virion.

Le chapitre préliminaire nous rappelle la géographie de la Pologne, plaine de fertilité moyenne dans son ensemble, où les différences de culture résultent essentiellement du caractère de l'exploitation.

La Pologne est un Etat agricole (l'industrie et le commerce ne s'y développent qu'à la fin du XIX^e siècle), dans lequel le problème agraire est dominant. Or, malgré l'abolition du servage et l'appropriation des terres, réalisées en 1864, la structure agraire de la Pologne est caractérisée par le morcellement excessif des terres, qui ne permet pas aux paysans de vivre. Conséquences : grande misère en certaines régions, émigration intense.

Les gouvernements russe et autrichien ont étouffé tous les efforts d'amélioration ; seule la politique allemande fit prospérer l'agriculture polonaise. En 1921, le nombre de propriétés d'une superficie supérieure à 10 hectares est de 2.843.865, celui des propriétés supérieures à 50 hectares n'est que de 11.163.

Après la guerre mondiale, l'Etat polonais entreprend



UN CHAMP DE BOULEAU

la « Réforme agraire » ; les lois de Juillet et Décembre 1920 visent l'expropriation des terres domaniales au profit des paysans. La constitution du 17 Mars 1921 reconnaît et protège la propriété individuelle. Pour exécuter la réforme, est organisé, en 1919, l'Office principal foncier, devenu Ministère des Réformes agraires en 1923 ; il poursuit à la fois le morcellement, la colonisation, et le remembrement des terres, ainsi que l'amélioration du sort des paysans.

La productivité de l'agriculture en Pologne est conditionnée par l'histoire comme par la géographie. De l'Ouest (Poznanie), vers l'Est (régions anciennement russes ou autrichiennes) l'intensité de l'exploitation va diminuant.

D'autre part, la guerre a diminué la superficie des terres cultivées. Les grandes ressources agricoles de la Pologne ne suffisent pas à nourrir ses 30.000.000 d'habitants. De grandes améliorations sont nécessaires ; pour les effectuer, il faut des capitaux. C'est a



L'ENSEMENCEMENT DU FROMENT

ce besoin que doit répondre l'organisation du Crédit en Pologne, sous ses deux formes, le Crédit à long terme, le Crédit à court terme.

Le Crédit à long terme est d'une extrême importance. Il comprend : 3 Associations de débiteurs (à Varsovie, Poznan, Łwow) ; la Banque Foncière de Vilno, 2 banques d'Etat, la Banque agraire d'Etat spécialisée, et la Banque de l'Economie Nationale, d'activité plus générale.

La Loi Bancaire du 17 Mars 1928 a posé des principes uniformes réglant le fonctionnement des diverses institutions ; émission des « lettres de gage » — véritables obligations souvent nominatives — ; pourcentage ; séries différenciées par la monnaie ou la durée d'amortissement ; garantie des lettres ; annuités semestrielles ; retrait des obligations ; coupons d'intérêt ; réserve à constituer ; conditions requises pour l'octroi des prêts ; contrôle rigoureux du gouvernement.

M. Virion étudie successivement l'historique, les opérations, l'organisation de chaque institution de crédit. Il est indispensable sur ces points de se reporter à son livre. Quant à la situation actuelle du crédit à long terme, il conclut à son développement restreint depuis la guerre.

Le remède qui s'impose est la réalisation d'une institution unique centralisant toute la politique de crédit foncier (déjà a été lancé le projet d'une Banque centrale foncière, surtout pour les rapports avec les marchés étrangers).

Le crédit à court terme, destiné aux opérations à fructification rapide, est d'une importance indiscutable. Connue dès le XVII^e siècle, il se développe surtout dans la 2^e moitié du XIX^e siècle, avec les idées de Szultze et de Reiffeisen, puis est complété après la guerre. Il comprend maintenant : 1^o des Institutions de droit privé qui sont : les Sociétés Coopératives de Crédit, et les Banques agricoles privées ; 2^o des Institutions de droit public : Caisses d'Epargne, Banques d'Etat.

Du rôle des Sociétés Coopératives en terre polonaise, le professeur Michalski écrivait avant la guerre :

« ...la Coopérative constitue le plus puissant, on peut même dire, le seul levier du bien-être national. » L'Etat polonais, suivant sa politique d'uniformité, a

donné à toutes les Coopératives un statut légal identique et obligatoire (lois d'Octobre 1920, amendement de 1923, loi de 1922, loi bancaire de 1928). M. Virion en expose longuement les principes. Le contrôle de l'Etat est rigoureux. Le développement des Coopératives de Crédit est rapide.

Les Banques populaires, en Pologne prussidatent de 1838 ; leur développement, spasmodique, s'est poursuivi jusqu'en Haute Silesie.

En Galicie, les « Caisses d'Avances » ont aussi prospéré ; elles ont pour tâche principale la lutte contre l'usure qui sévissait chez les paysans (150, 250, 500 % par an).

Dans le royaume du Congrès, le mouvement coopératif a été contrarié dès l'origine par le gouvernement russe. Les statistiques manquent, on ne peut préciser l'action des Coopératives en ces pays de l'Est.

Après la formation de l'Etat polonais, la loi de 1920 contribue à l'uniformisation des Banques populaires. Puis, en 1924, se forme la « Fédération des Unions des Sociétés Coopératives en Pologne », siège central Varsovie. Troublée par la dévalorisation de la monnaie, l'activité des Banques populaires reprend grâce à la stabilisation du zloty.

Les Caisses de Stefeyh ont connu les mêmes vicissitudes, puis ont repris leurs opérations.

Dès 1918, encore sous l'occupation allemande, le Congrès de Lublin réclame une loi uniforme pour tout le pays, et proclame le devoir de « ne pas parler de ce qui nous sépare, mais de tâcher de trouver ce qui nous unit... ».

Les Banques de Crédit agricole sont de grandes institutions économiques (clientèle de grands propriétaires), dont l'essor est constant depuis 1924.

Les Institutions de Droit public sont les Caisses d'Epargne et Banques d'Etat.

Les Caisses d'Epargne sont des Institutions de crédits fondées par les Administrations autonomes et contrôlées par l'Etat : leur but est l'amélioration du sort général. Leur développement est continu.

La Banque Agraire d'Etat contribue grandement à l'amélioration de la structure agraire et de la culture.

La Banque de l'Economie Nationale étend son action à l'économie générale ; ses prêts pour l'agriculteur se sont accrus beaucoup en 1927 et 1928.

Dans l'organisation générale du Crédit agricole, le fait frappant est la diversité des systèmes, conséquence des démembrements de la Pologne. Mais l'évolution vers l'uniformité s'opère sûrement, et l'on peut dire que « les tendances du gouvernement et de la société vont unanimement à l'amélioration de la structure agraire, à l'amélioration des terres, et aux divers investissements. » Le rôle actuel de l'Etat est prépondérant.

« La Nation polonaise entre dans une nouvelle période de son développement ; ... elle rentre dans la vie économique et politique avec un ardent désir de reprendre la place qui lui est due parmi les autres nations. »

M. BETZ.

LA GRAVURE POLONAISE



Zakopane en Hiver
(Gravure de Chrostowski)



Au Paturage de la Montagne
(Gravure de Bartłomiejczyk)



LES L E T T R E S

Un spécialiste de la politique coloniale française

L'écrivain polonais Ferdinand Ossendowski, l'auteur de « Bêtes, Hommes et Dieux », « Sous le fouet du Simoun », « Tchar-Aziza », « Esclaves du Soleil », l'auteur des célèbres feuilletons publiés dans le « Corriere della Sera » et le « New-York Times » sur l'Afrique Occidentale Française, est bien connu dans le monde entier.

Je me souviens de l'amusante dispute que conduisit Ossendowski à Berlin ou à Francfort-sur-le-Mein, où les Allemands voulaient absolument faire de lui un savant.

— Messieurs, déclara alors Ossendowski en souriant, j'ai été autrefois professeur dans des établissements d'enseignement supérieur, j'ai écrit près de 100 travaux scientifiques, mais ne croyez pas que ce soit une maladie chronique ! Je suis maintenant un écrivain, rien qu'un écrivain. Je pense comme un écrivain, j'éprouve les sensations d'un écrivain, je les décris comme un écrivain, je me sers de mes recherches de jeunesse comme un écrivain.

— Mais quelques uns de vos livres sont visiblement des œuvres de géographie et d'ethnographie ; insistaient les Allemands.

Ossendowski les regarde ironiquement, et avec un doux sourire il répond :

— Si vous le désirez tellement, qu'il en soit ainsi ! Je suis un géographe de l'âme humaine, un ethnographe qui cherche à atteindre une terre inconnue et à exprimer son romantisme, c'est-à-dire la joie et la souffrance des centaines de races qui l'habitent, qu'ils soient nés sur cette terre ou qu'ils y arrivent de loin.

Cette conversation m'est demeurée dans l'esprit comme un critérium permettant d'apprécier l'activité et le talent d'Ossendowski.

Il est un de ces écrivains peu nombreux, infiniment sensibles à ce genre de romantisme, aux tremblements imperceptibles des âmes humaines.

La presse française et la presse anglaise ont plus d'une fois souligné ces caractéristiques de la création d'Ossendowski. Quinze jours parfois lui suffisent pour apercevoir ou comprendre ce que d'autres écrivains ou des savants mettraient des années à apprécier. La meilleure preuve ne nous en est-elle pas fournie par ces récits prophétiques sur l'approche de la révolution



OSSENDOWSKI

bolchevique, que nous trouvons dans son roman « Dans la poussière humaine » ; sur les émeutes anti-européennes de la Chine dans son roman « Derrière la muraille Chinoise », et enfin la prédiction de la guerre avec Abd-el-Krim dans son livre « Le Maroc enflammé », si remarquablement traduit par M. Robert Renard, le traducteur de toutes les œuvres d'Ossendowski ?

Le grand romancier polonais affirme avec insistance que seul, l'écrivain qui sait raconter d'une façon intéressante et qui s'intéresse lui-même à ce qu'il raconte, peut être un vrai romancier. Il a appliqué également

ce principe à celles de ses œuvres qui intéressent le plus le public français, la description des colonies et de la politique coloniale de la France.

L'écrivain qui ressent le romantisme de la terre « a parlé de ce qui vit sur cette terre » depuis des siècles et des souffles qui en émanent et qui pénètrent jusqu'aux cœurs de ses habitants. Sombre, pétrifié dans ses formes, l'Islam fanatique, l'ennemi traditionnel « de l'homme blanc incroyant », l'Islam qui arrête le développement de la civilisation dans les pays musulmans, esclave des formes extérieures, du sectarisme et des superstitions, Ossendowski le montre dans son plein développement ; en même temps par de petits détails, il fait comprendre au lecteur le travail titanique accompli par la France dans ses colonies pour mettre les Musulmans sur le chemin de la civilisation occidentale et les délivrer de la destruction finale qui ne pourrait manquer de survenir à cause de leurs guerres incessantes, politiques ou religieuses, des terribles épidémies et de leur misère matérielle qui résulte de l'interprétation psychologique et idéologique des prescriptions de leur prophète.

Si nous voulions, seuls, nous mettre au courant de cette question, nous devrions étudier les œuvres de Gobineau, Lévy-Bruhl, Brévier, Piquet, Delafosse, etc.

« Ossendowski l'a fait pour nous et il nous a donné une connaissance synthétique de l'Islam », a écrit un critique anglais.

Ossendowski nous a montré l'Islam dans son cadre naturel, sous un soleil ardent, dans le désert, dans les nuages de sable, soulevés par le « Simoun », dans les gorges sauvages de l'Atlas et dans ses récits, « le soleil brûle, l'ouragan mugit, le sable grince et l'écho se répercute dans les montagnes », dit un critique américain.

Ossendowski, en ressentant le romantisme de la terre, « habitée par les confesseurs du Prophète », comprend avec une force égale les âmes des administrateurs et des colons, leurs aspirations, leurs plans de civilisation, l'humanitarisme de leurs méthodes de gouvernement, et le but lointain, mais précis, qu'ils voudraient atteindre au plus vite et dans la paix, sans guerre et sans émeutes, la civilisation des races moins évoluées. Il aperçoit distinctement les obstacles qui se dressent sur cette route, il perçoit les échos de la lutte ouverte, et même secrète, que se livrent les deux conceptions opposées du monde, et, avec une sympathie sincère, Européen, par la chair et par le sang, il ad-

mire les Français, sans cesser d'avoir pour les indigènes une sympathie pleine d'indulgence.

Nous le voyons dans « Esclaves au Soleil », quand Ossendowski, après un voyage dans l'Afrique Occidentale Française, qu'il a visitée en détail, nous décrit les fourmilières de ces noirs indigènes, en partie musulmans, en partie fétichistes.

Dans ces chapitres étincelants. Ossendowski nous familiarise avec les âmes de ces confesseurs de l'Islam et avec les âmes de ces nègres qui adressent leurs prières à la Déesse Tenga, aux fétiches, et qui de temps en temps leur offrent en sacrifice le sang de créatures humaines vivantes, qu'ils mangent ensuite, dans les sombres cérémonies de quelque affreux mystère. Nous arrivons à comprendre ces âmes, nous compassionnons au tragique de leur existence, à leurs misères et à la mort qui les guette sans cesse.

C'est de cette compréhension des hommes noirs, parfois tout à fait primitifs, qu'est née en Ossendowski une sympathie profonde, sûre, puissante, pour la France et pour son effort colonisateur. Les pages d'« Esclaves du Soleil », consacrées à la politique de M. Carde, qu'ont mise en œuvre les gouverneurs Terrasson, de Fougères, Poiret Hesling, Lapalud, Bélimé, sont inspirées par un grand amour pour l'humanité toute entière et par la foi dans la vertu de la science et de la véritable activité colonisatrice, qui n'a rien de commun avec la violence, l'injustice et les abus. C'est précisément cet idéal de colonisation qui inspire la France. Pour Ossendowski, les noms du Maréchal Lyautey, de M. Steeg et de M. Carde sont synonymes de colonisation chrétienne et moralisatrice.

Un critique français a déclaré que les livres d'Ossendowski étaient les meilleurs rapports composés sur la colonisation française, en même temps que les guides les plus exacts.

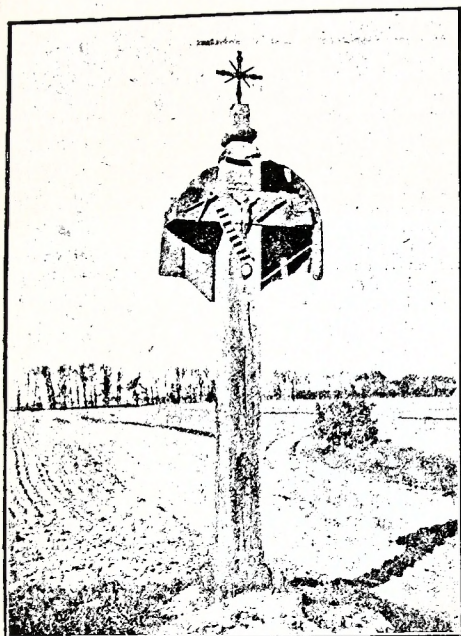
Un autre critique a appelé les œuvres du grand romancier polonais « la propagande la plus utile et la plus efficace en faveur de l'effort français de colonisation ».

Tous les deux ont eu parfaitement raison.

Il faut ajouter que ces « rapports » et cette « propagande » sont faits par un écrivain dont la gloire est mondiale, un Polonais, et un homme indépendant avant tout, et qui dit hardiment sa pensée.

D^r SEWERYN SOWANI.

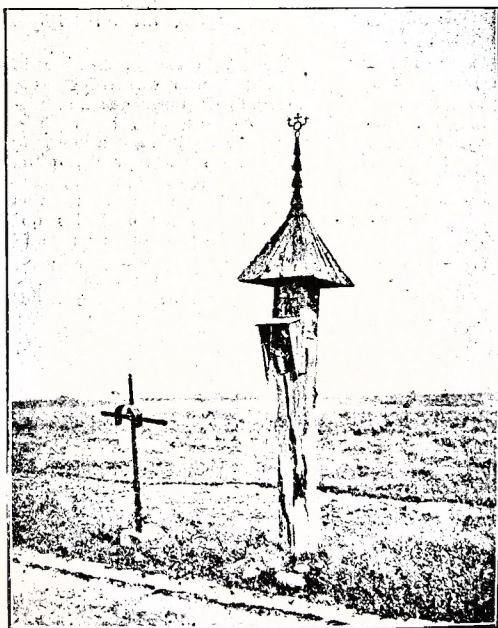


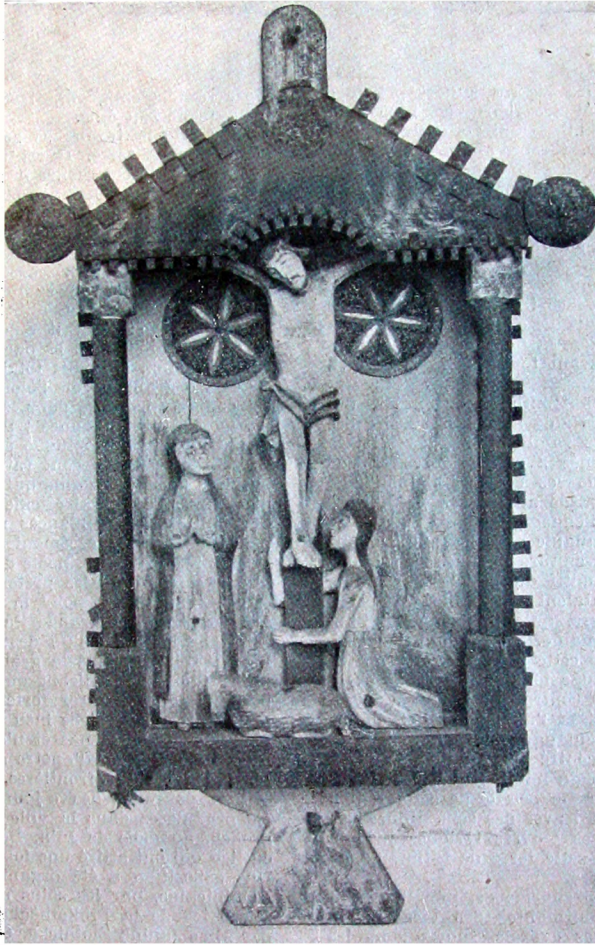


SUR LES ROUTES DE POLOGNE

Croix
et Chapelles
rustiques

(Clichés de la Femme Moderne)





La piété populaire a parsemé la Pologne de petites chapelles et de croix naïvement sculptées. On les trouve aux carrefours, au bord des routes. Sur la plaine immense, bleuie par l'espace elles se dressent comme des points de repère pour les yeux et pour l'âme. Nous en avons de pareilles dans l'Ariège, en Savoie. L'Âme paysanne s'y retrouve la même, que ce soit celle du laboureur des pays plats ou celle du berger de la montagne : fruste, mais sincère et profonde.



Les "Journées de Mickiewicz" à Nowogrodek

On sait qu'en Pologne, les régions situées près des frontières de l'Est ont peut-être fourni à ce pays la majorité de ses grands hommes, qui étaient en même temps de grands patriotes. C'est d'ailleurs assez naturel, car, le facteur ethnique se fait davantage sentir là où les dernières vagues de la population d'un pays se heurtent aux vagues d'une population étrangère. Le sentiment de la conscience nationale s'exalte en même temps que le sentiment de la communauté de race.

Nos grands écrivains comme Mickiewicz et Slowacki sont en général originaires des frontières de l'Est. Ils prouvent par eux-mêmes que la conquête polonaise a été une conquête paisible, que la mission que les Polonais ont rempli là était avant tout une mission civilisatrice.

Sur cette belle terre des frontières orientales, qui joint en elle la majesté des bois avec l'immensité des champs et les mystérieuses ramifications des lacs, la pensée polonaise s'est affinée avec une force et une clarté extraordinaire, dans les « dwors » polonais, tandis qu'elle montait la garde attentive à prévoir les incursions incessantes de l'ennemi.

Depuis l'union de la Lithuanie avec la Pologne, une véritable transfusion de la culture polonaise s'est opérée dans l'organisme primitif du peuple lithuanien. Les Polonais d'ici se sentaient Lithuaniens, c'est-à-dire habitants de cette terre, qui appartenait à l'ancienne histoire de la Lithuanie. Cependant le sentiment qu'ils dépendaient de cette terre n'avait pas tué en eux le sentiment qu'ils appartenaient au grand organisme de la République. Au contraire ces deux amours, l'amour de la terre natale et l'amour de l'ensemble, s'unissaient harmonieusement dans leurs âmes.

Adam Mickiewicz a concentré en lui tous les éléments de l'amour du petit coin natal. Il a montré dans un rayonnement merveilleux la beauté de cette région des frontières qu'il ressentait avec des sens affinés par l'exil ; depuis ses premières œuvres lyriques jusqu'à ses dernières, il a rêvé de cette terre de Lithuanie, la plus chère à son cœur.

Que ce soit la « Sirèna » charmante, que l'on peut rencontrer sur les eaux dormantes des lacs, ou la Ballade pleine d'entrain des « Trois Budrys » ou les premiers vers de « Monsieur Thadée », pleins de nostalgie, et qui comparent la Lithuanie au plus grand trésor de l'homme, à la santé, toutes les créations de Mickiewicz sont reliées par un fil d'écarlate, l'amour de la terre lithuanienne.

« Je me souviens d'une vallée près de Kovno,
« C'est la plus belle vallée du monde... »

dit Mickiewicz dans Konrad Wallenrod ; et il prouve par ces vers que ni la vie de Moscou, ni la magnificence des montagnes de Crimée n'ont réussi à étouffer en lui le souvenir de la beauté de sa province natale. Pendant son exil en Russie et plus tard pendant sa

vie errante d'émigrant, il est encore la plus profonde blessure de son âme.

Mais Mickiewicz ne se contente pas de chanter la beauté de sa terre. Il est en même temps le témoin de cette conscience qui unit la science historique avec la voix du sang. Ses poèmes comme « Grazyna », « Konrad Wallenrod », nous racontent la lutte à mort qui se livrait entre les Chevaliers Teutoniques et la Lithuanie et dont le résultat a été décisif pour l'histoire de la Lithuanie. Le sentiment national de Mickiewicz lui permet de comprendre que la victoire des Chevaliers Teutoniques aurait imprimé son cachet sur la Lithuanie et l'aurait réduite au rôle de vassale de la culture allemande et par conséquent aurait amené sa destruction ethnique totale.

Le plus grand poème polonais, « Monsieur Thadée », est comme incorporé dans le paysage lithuanien, dans les mœurs lithuaniennes ; il y puise sa sève. Le plus grand effort philosophique et métaphysique de Mickiewicz, « les Aieux » sont rattachés aux cérémonies populaires de la Lithuanie qui remontent aux temps préhistoriques. Là aussi Mickiewicz a compris que l'antique culture, les tendances mystiques du groupe s'exprimaient dans les cérémonies populaires.

Mais à Mickiewicz, poète de la Lithuanie, rien n'était plus étranger que les prétentions d'un particularisme étroit. Son amour pour la Lithuanie renforçait son attachement à la grande Patrie souffrante.

Mickiewicz a été l'un des premiers régionalistes polonais. Il a confirmé la grande phrase du penseur anglais, Chesterton, disant que, pour devenir un montagnard il faut enfoncer fortement ses racines dans un petit morceau de glèbe bien déterminé.

Mickiewicz n'est pas et n'a pas été un poète lithuanien, mais il a été l'apôtre et le traducteur de la pensée polonaise aux frontières.

C'est pourquoi des « Journées de Mickiewicz » ont été organisées dans la ville natale du poète, à Nowogrodek, au mois de Juin. De belles manifestations ont eu lieu qui ont attiré une foule d'admirateurs du poète. Une exposition a été organisée dans le bâtiment des Dominicains, par les soins de Mlle Kociakiewicz, conservatrice de la Bibliothèque Krasinski à Varsovie et par Mme Janina Zlotnicka. On y voyait de nombreuses lettres de Mickiewicz à ses amis, Odyniec, Chodzko ; des souvenirs de Mickiewicz et de Maryla, son premier amour, des vers, des lettres, plusieurs miniatures. Au mur étaient suspendus des portraits de Mickiewicz, de sa famille et de ses amis. Deux salles étaient spécialement réservées aux œuvres de Mickiewicz, aux différentes publications et aux manuscrits.

Dans les salles du bas, on avait organisé une exposition régionale avec des kilims, des vêtements populaires, des essuie-mains à l'ancienne mode, des céramiques, etc.

En souvenir des « Journées de Mickiewicz », suivant l'antique coutume polonaise, un tertre fut élevé en l'honneur du grand poète.

A l'école polonaise des Batignolles

Chez les écoliers joufflus

« J'ai été à la Fête de Pâques chez les écoliers joufflus », écrit Wrotnowski dans son Journal, à la date du 20 Avril 1864.

Donc, ce jour-là, ayant dormi tard, il s'habilla ensuite à la vapeur, et ne prit pas le temps de noircir sa pipe auprès de la cheminée. Ce fut d'un pas hardi qu'il passa devant la loge de la concierge, car ce trimestre-là il venait de payer exactement son loyer (ce n'était pas tout à fait dans les habitudes de M. Félix).

Il était sur le quai de la Tourneelle. La Seine roulait ses eaux troubles. La *mouche* naviguait avec lenteur, quoiqu'elle ne portât pas ses hôtes habituels du jour de Pâques.

A cause d'un gros crachin, il prit un cabriolet de remise et se fit conduire à l'École Polonaise. Aux Batignolles il se sentait comme dans sa patrie. Là était assurément une petite Pologne, une entre beaucoup d'autres dans Paris, qui ont varié avec les époques ; et comme l'École en était la capitale, les parents se transportaient là volontiers. Pas de quartier où l'on ne vit autant d'yeux bleus et de chevelures claires. Et il recevait les saluts de tel et tel.

Salué sur le seuil, le membre du Conseil de l'École Nationale distribua avec aisance de petites plaisanteries et, tout jovial, pénétra dans la salle. A cette époque déjà, le bon vivant Wrotnowski préférait à la table d'un bureau la table d'une salle à manger. Par malheur cette dernière présentait trop de tentations, malaisées à vaincre, funestes pour la santé. Pour la même raison il lui arrivait d'exhaler des plaintes contre l'Hôtel Lambert :

— Oh ! hospitalité polonaise trop importune !

Et tout bas il envoyait au vieux Prince son appétit et le contemplant avec admiration quand, à minuit, le roi manqué de Pologne absorbait une assiette pleine de choucroute garnie, arrosée à souhait d'un verre d'eau-de-vie de Dantzig. Au pauvre Wrotnowski tout faisait mal ; même le rosbif de Chagny, même un ou deux bocks de bière, même ce déjeuner du dimanche chez Byron au Palais-Royal !

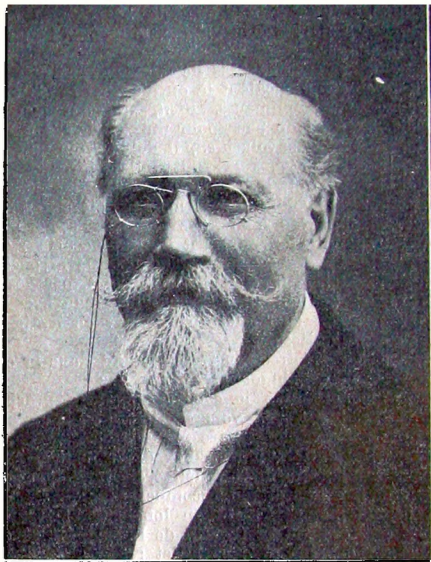
Aux Batignolles il y avait moins de tentations à vaincre ; la chère, pour abondante et soignée qu'elle fût, ne pouvait, pour la somptuosité et l'apparat, rivaliser avec celle de la Fête de Pâques chez le Prince.

De jeunes garçons très en gaieté avalaient vite tout ce qui leur était présenté. De les voir ne réjouissait pourtant pas Wrotnowski. Malgré leurs petits uniformes polonais, avec bonnets carrés et collets amaranthe, ils ne lui paraissaient pas assez polonais.

Ils préférent parler français.

Le Directeur défendait ses élèves.

Ils ont fondé des groupes dont la règle veut que, pendant les récréations, on se serve uniquement de la langue polonaise. Chacun, à son admission dans le groupe, dépose quelques grosz de droit d'entrée ; prononce-t-il une phrase en français, il paie l'amende.



M. BUDZYNSKI

L'argent ainsi recueilli est consacré à l'achat de petites douceurs, auxquelles tout le groupe participe...

— Et vous pensez de la sorte, Monsieur, leur faire parler polonais ?... Chacun d'eux préfère babiller en français et payer l'amende... D'autant plus qu'avec les grosz recueillis on leur procure encore quelques distractions...

A l'École le programme français régnait, mais aussi régnait l'esprit polonais, et le meilleur, celui de l'historique Commission d'Éducation. La méthode d'enseignement des sciences, contrairement au programme français suranné, suranné comme ceux de toute l'Europe d'alors, était nouvelle et expérimentale. Julien Klaczko, qui fut durant un certain temps professeur aux Batignolles, s'autorisait du principe, que n'a pas encore admis l'universalité de la pédagogie : « La leçon de l'abécédaire doit viser à être un enseignement rapide de la lecture, au grand amusement, s'il se peut, de l'enfant. » On s'efforçait de développer le caractère en même temps que l'intelligence ; les élèves des Batignolles auraient pu rivaliser avec les scouts d'aujourd'hui pour la force de la volonté et la fermeté de l'esprit. A côté des récompenses pour les progrès accomplis dans l'instruction, il en était d'autres pour les

vertus que l'on pourrait qualifier de spartiates : Force et Résistance, Force et Courage, Courage et Energie, Courage et Adresse, Ardeur et Maîtrise de soi, Force de résistance et Endurance...

Ces récompenses étaient variées. En dehors de celles qui sont partout adoptées, il y avait des médailles d'honneur en bronze, en argent et en or attribuées par S.A.I. le Prince Napoléon, et d'autres spécialement polonaises, conférées par les Polonais de l'exil. Sur la proposition d'Adam Mickiewicz, un pèlerinage annuel à Montmorency sur la tombe de Niemcewicz et de Kniaziewicz fut élevé à la dignité de la plus honorable des distinctions.

Les peines mêmes sévères ne faisaient pas non plus défaut. Elles commençaient là où d'ordinaire les élèves reçoivent des compliments. *Bien*, suffisait pour un Français, c'était trop peu pour un Polonais. Un Polonais ne peut rien savoir *bien*, il doit savoir tout *parfaitement*. Plus tard, aux Batignolles devenues déjà celles d'aujourd'hui, le Directeur Budzynski, pour un léger manque d'assiduité, enfermait un élève toute une journée au cachot. En été, les jeunes garçons s'élevaient du cachot et grimpaient sur un accacia : dans son feuillage ils se dérobaient aux regards myopes du Directeur. Disons à leur éloge que souvent, perchés sur cet arbre, ils lisaient au lieu de jouer à la broquette ou de fumer des cigarettes (peut-être bien avaient-ils oublié les allumettes ?).

Un jour que le Directeur se promenait dans la cour, deux livres lui dégringolèrent sur le nez :

— Tu auras encore le cachot dimanche prochain, double impertinent ! Et vous méritez tous deux beaucoup plus encore, pour votre maladresse.

La sévérité était toujours sœur de la justice. Avant d'infliger un châtiment, on délibérait plus longtemps que quand il s'agissait de récompenses.

Les débats même tiraient en longueur et il arriva que le vice-président du Conseil de l'Ecole dut envoyer chez lui un express avec ce billet :

« Ne m'attendez pas à déjeuner, il a fallu prolonger la séance à l'Ecole. — Adam Mickiewicz. »

Les séances n'en finissaient pas vers la fin de l'année scolaire, avant la distribution des prix. A cette cérémonie, lors du décret daté des Tuileries, du 8 Avril 1865, qui reconnaissait l'Ecole Polonaise comme institution d'utilité publique et lui attribuait une subvention gouvernementale, le Prince Napoléon, tuteur et protecteur officiel, envoya son premier aide de camp pour le représenter. Cette solennité, qui était, avec celles du 3 Mai, du 29 Novembre et plus tard du 20 Janvier (1863), l'une des plus grandes fêtes de l'exil, réunissait toute l'Emigration, convoquée par une invitation qu'accompagnait le programme de la cérémonie. Suivant l'usage parcimonieux d'alors, le côté extérieur de la feuille de papier pliée servait d'enveloppe ; et comme à cette époque il n'y avait pas encore de philatélistes, l'estampille de la poste tenait lieu de timbre.

Après l'insurrection de 1863, ce fut l'usage qu'en ce jour de joie générale, même les mères en deuil, personnages des tableaux de Grottgger, quittaient le deuil national, les robes et les voiles noirs, échangeaient même les petites croix de jais pour des croix blanches, en ivoire.

Lors de cette distribution des prix, les grands personnages de la nation prenaient la parole. Un jour on vit paraître Bogdan Zaleski, en redingote à brandebourgs, avec une longue barbe d'apiculteur et des

yeux si bleus, que chaque mot de lui était lumineux et brûlant :

— « Jeunesse Polonaise ! »

Dans les comptes de l'Ecole Nationale figurent les listes de souscriptions anonymes déposées par des « Français amis des Polonais ». Beaucoup des nôtres ont aussi donné des écus, ont consacré leur temps, ont donné en offrande leur temps, avec la confiance qu'un jour sera exaucée la prière des enfants.

Car ici l'on a prié avec les paroles des Livres des Pèlerins : « Permetts que nous priions de nouveau selon la coutume de nos ancêtres, sur un champ de bataille, l'arme à la main, devant un autel dressé sur des tambours et des canons, sous un dais fait de nos aigles et de nos drapeaux. A notre famille permetts de prier dans les églises de nos villes et de nos villages ; à nos enfants de venir prier sur nos tombes. Et cependant que soit faite, non votre volonté, mais la Tienne. Amen. »

Il ne manquait pas d'ennemis déclarés ou cachés de l'Ecole ; les murmures et les plaintes ne manquaient pas. Et comment s'étonner que la satire aiguïsât ses dents sur l'Ecole Nationale Polonaise, alors que ceux qui lui tenaient de tout près, tel Wrotnowski, la critiquaient aussi. Il s'écrivait pas mal de pamphlets, dirigés contre les façons de faire ou contre les principes adoptés, contre les défauts des hommes ou les côtés faibles de l'institution. Quelques-uns avaient leur écho dans le pays. A Varsovie paraissait une brochure « sur l'alimentation des élèves de Paris ». Il y avait même de petits écrits sur feuilles volantes, tel un certain « Echo », lithographié, qui plaint les oreilles des élèves de l'Ecole des Batignolles. »

« Veuillez nous le pardonner l'Honorable Conseil de l'Ecole, nous doutons que l'enflure de ces oreilles soit due aux grandes vérités qu'elles entendent. Il est cependant probable qu'à ce résultat contribuent les mains d'éclairés pédagogues. Est-ce admissible ? »

Une grosse artillerie fut mise en batterie contre le programme par Jules Jedlinski, de Poznan, en 1854. Il lui fut répondu par Klaczko. Jules Jedlinski mit au-dessus des autres bienfaiteurs de l'école Zamoyski, et déclara que « l'Ecole doit être véritablement polonaise, donc catholique et non pas démocratique ». Klaczko, qui était par moments mal disposé pour le général, démolit la valeur de ses services, s'éleva contre le caractère aristocratique de l'Ecole, se rit du projet de Jedlinski d'y faire enseigner la danse et tourna en dérision son idée d'incorporer les sports dans le programme de l'enseignement. Ce novateur préconise le jeu de balle ! « Sur votre réforme, dont le besoin se fait si violemment sentir, j'ose appeler, moi aussi, toute la haute attention des honorables membres du Conseil de l'Ecole. Et au moment où leurs cœurs vont s'y laisser incliner, viens à mon aide, illustre divinité des jeux, Apollon à la chevelure bouclée ! Et toi aussi, chuchote un petit mot en notre faveur, grande praticienne du jeu de balle, Nausicaa aux bras blancs !... »

Après exécution du programme de la Fête, le Directeur conduisit ses hôtes dans une salle où il leur montra des œuvres de ses élèves.

— Il en est même qui se lancent dans la peinture. Certains de ces jeunes garçons, qui n'ont pas plus de quinze ou seize ans, ont peint à la gouache la Sainte-Cène, semblable à cette autre, qui est sur le mur du cloître...

— Vous me faites aller la tête avec vos imageries... Connaissent-ils et aiment-ils leur pays natal ?... Ces garçons joufflus se distingueront mieux plus tard par autre chose que des images... Il vaudrait mieux qu'ils montrent aux Français les beautés sublimes de notre littérature...

(Il s'en trouva plus d'un, dans la suite, à faire justement cela. Nos grands poètes furent traduits en français par un ancien élève de l'École des Batignolles, Wenceslas Gasztowtt).

— Je voudrais voir sortir de notre famille d'orphelins des hommes qui porteraient haut par le monde le bon renom de la Pologne...

(Plus d'un a grandi là, de ces hommes qu'il demandait. Il en est un, qui s'appelait Klobukowski, qui fut gouverneur général de l'Indochine française.)

— Je voudrais que parmi eux se recrute tel ou tel, qui leur entrerait dans la peau, à ces chiens d'Allemands...

(Et plus d'un de ce genre y fut recruté. En 1871 le général Lipowski défendait Châteaudun ; cette défense, même les ouvrages allemands la donnent comme un modèle d'art militaire).

Wrotnowski revint de là-bas fatigué et volontiers il eût fait un petit somme. Mais il lui fallait aller chez le Prince, ensuite rendre visite aux Zamoyksi. Dans la soirée enfin un repas complet l'attendait chez Mme Wegierska.

Là, rencontrant un vieux camarade qu'il n'avait pas vu depuis longtemps, il lui dit :

- Nous avons vieilli...
- Eh oui, on a vieilli...
- Et qu'avons-nous fait ?
- Eh bien, rien...

— Gare ! nous mériterions cinquante coups de bâton...

Le 20 août 1929 un courrieriste inscrivait sur son calepin : « Visiter le foyer de l'ancienne École des Batignolles. »

Et comme il n'était pas satisfait de sa visite chez les garçons joufflus, le lendemain, dans son journal, il le régala à sa façon : « Les étendre sur le tapis et leur administrer cinquante coups de bâton ».

•••

Ce n'était déjà plus tout à fait la maison où Wrotnowski s'était trouvé à certaine Fête de Pâques. On avait dû la vendre après 1871, quand le gouvernement français appauvri supprima les subsides : les anciens élèves, à eux seuls, décidèrent de racheter de leurs deniers leur chère école. Elle continua de se développer, sous la garde de Czacki et de Konarski, sous la direction du Dr Séverin Galézewski, après la mort de qui

La Jeunesse Polonaise
Élevée en France
A ses bienfaiteurs

sous un vert platane érigea un monument. Aux héros, « aux Français les plus polonais, aux Polonais les plus français », qui pour leur double patrie ont donné leur vie sur les champs de bataille, elle a consacré une plaque commémorative avec leurs noms, marque de foi et d'hommage à la Pologne et à la France.

Aujourd'hui l'École des Batignolles est transformée en « Foyer » pour nos bourgeois et pour nos savants. Cela rappelle un peu la Villa Médicis, un peu aussi un cloître. Car ici la vie est encadrée par un règlement et bon nombre de prescriptions. Mais la transgression des lois est chère aux humains ; et là où il y a disci-



LA COUR DE L'ÉCOLE POLONAISE

pline on peut s'attendre à ce que soient joués de bons tours... Placez de grandes personnes sous la férule, elles se comporteront comme des écoliers. Les hommes faits entendent en eux-mêmes la voix de la jeunesse, qui jamais ne dit tout à fait adieu à un homme, mais qui seulement est tenue souvent de se cacher. Et à la première occasion il est agréable de lui laisser le champ libre, comme autrefois...

Le Directeur donne des renseignements à la reporterice, puis vient la visite des chambres, qui n'est permise aux représentantes du beau sexe qu'en présence de l'autorité supérieure. Nous stationnons un peu plus dans l'atelier de sculpteur d'un Polonais de Lithuanie originaire de Wandziagoly, « de la République de Pologne, arrondissement de Kowno. » « Nous passons à la salle à manger.

— A part le calorifère il n'y a rien ici qui soit du vingtième siècle, plaisante d'artiste.

Evidemment. L'âge n'est pas aussi impitoyable pour les choses que pour les hommes. On voit là de vieux meubles, un crucifix noir accroché au mur, plus loin cette Cène dont il a été question...

Vainement nous cherchons des dates. Seulement, à un angle du tableau, des noms de peintres suivis de : 5 avril... Temps heureux où l'année n'avait pas d'importance ! Seul a de l'intérêt ce 5 avril, et aussi les noms propres, des noms de jeunes hommes !

Nous voilà sur la petite cour. Le platane est bien vert et l'acacia a élargi ses branches. La reconnaissance vit toujours ; la gaieté est florissante.

La reporterice est partie satisfaite de sa visite aux anciens garçons joufflus.

AURA WYLEZYNSKA.
(Traduction de Pierre Duménil).

LA BEAUTÉ

Interprétée par



ETUDE

par Waclaw Borowski

FÉMININE

l'Art Polonais



JEUNE FILLE

par Boleslas Pruszkowski

La Bataille d'Olszynka

L'insurrection polonaise de 1830, lancée pour empêcher les armées du tsar de marcher sur Paris, ne fut pas une révolte de quelques jours, mais une campagne longue, obstinée, où les Polonais se sacrifièrent sans compter. On en jugera par le récit d'une de leurs batailles.

Du 19 au 25 février 1831, une sanglante bataille se livra pour la possession d'Olszynka, dans les champs de Grochow, près de Varsovie. On entendait dans la capitale le grondement des canons. Le 19 février, le général Chlopicki avait installé son quartier dans la dernière maison de Grochow. A dix heures du matin, les premiers soldats russes apparurent ; ils s'avançaient par la grande route de Kielce. Les régiments polonais accueillirent l'ennemi par un feu bien nourri. Le combat commençait.

Le général Chlopicki sortit immédiatement et s'avança lui-même sur le champ de bataille. Les obus pleuvent de chaque côté, les balles sifflent, toujours plus nombreuses. Les Russes veulent déborder l'armée polonaise. Chlopicki prévient ce mouvement en donnant au général Zymirski l'ordre de repousser l'ennemi. L'attaque menée avec bravoure rompit les rangs ennemis. Les Russes se retirent en désordre. Le second régiment de fusiliers s'empare d'un étendard, que le Gouvernement National offre ensuite à la Société des Amis des Sciences.

Cependant, le triomphe des Polonais ne dura pas. Bientôt arrivent des renforts russes. Geisnar vient de Siedlce et le corps de Rosen débouche par la grande route d'Okuniew. La bataille reprend sur toute la ligne. L'armée polonaise se défend avec acharnement. Trois fois de suite elle recule, s'avance, puis recule pour s'avancer de nouveau. Les soldats polonais disputent pied à pied à l'avalanche des Russes chaque pouce de la terre d'Olszynka. Seul, le crépuscule met un terme à cette lutte tragique.

Chlopicki veille à Grochow, avec l'avant-garde. Il visite les postes, il surveille avec inquiétude les petites lueurs des feux russes. La longue nuit d'hiver passe. A l'aube, l'artillerie reprend sa canonnade. Vers 10 heures du matin, un régiment de cavalerie russe s'ébranle ; il charge vers Olszynka que défend le colonel Boguslawski à la tête du 4^e Régiment. Le 4^e Régiment repousse la cavalerie russe. En même temps, Skrzynecki résiste à l'attaque de trois régiments russes. Krukowiecki vient au secours de Skrzynecki ; Gieguld au secours du 4^e Régiment. L'ennemi, arrêté, commence à reculer, puis s'enfuit en désordre en perdant 2.000 hommes. Olszynka restait aux mains des Polonais. Les Russes s'établirent près de la Vistule. C'était une position favorable, entourée de prés, de marécages et de collines.

Pendant quatre jours, les armées polonaises et russes restèrent face à face. Les Russes attendaient l'arrivée de renforts, les Polonais se reposaient des fatigues d'une bataille de 48 heures et se préparaient à continuer la lutte.

Le 25 février, le combat reprit. Les forces russes s'élevaient à 59.000 hommes et 178 canons ; Chlopicki disposait de 36.000 soldats et 114 canons.

Les Russes voulaient à tout prix s'emparer de Varsovie. Pour cela, il leur fallait occuper Olszynka, que couvrait toute l'aile gauche polonaise et qui défendait la grande route de Varsovie.

La bataille commença par un ouragan meurtrier d'obus. L'armée russe dirigea sa première attaque sur le groupe du général Zymirski. Les deux armées s'affrontèrent comme deux béliers. Les Russes commencèrent à perdre pied sous les balles polonaises.

Des régiments de réserve viennent à leur secours. Dybiez ramène les fuyards, et il ordonne de prendre Olszynka, même au prix des plus grands sacrifices. La bataille devient un carnage. Les Russes parviennent trois fois jusqu'aux fossés et trois fois reculent décimés.

Tout à coup, le général Zymirski tombe, mortellement blessé par un obus. On l'emporte inanimé. Deux heures plus tard, ce chef héroïque avait cessé de vivre.

Les Russes profitent du trouble momentané qui se produit au moment où l'on emporte le général Zymirski, mais leur succès est de courte durée. Skrzynecki succède à Zymirski. « En avant, à la baïonnette ! », commande Skrzynecki. Olszynka se hérissa de baïonnettes polonaises. Les rangs russes se rompent et de nouveau l'ennemi s'enfuit en désordre.

Cependant, les Russes ne capitulent pas. Dybiez prépare une nouvelle attaque. Elle est conduite par les généraux Neidhardt et Toll, à la tête de régiments d'élite. Les trompettes sonnent, les colonnes polonaises saisissent leurs armes, et comme un seul homme, elles se ruent à l'attaque. La terre gémît sous leurs pieds, le ciel s'emplit de poussière. Chlopicki s'avance en tête des armées polonaises. Son cheval est tué sous lui. Rapidement, il en enfourche un second et excite ses soldats par son cri de guerre. Des rangs polonais s'élèvent un chant que le bruit des canons ne peut assourdir ; les Polonais s'emparent, en chantant toujours, des canons russes et dispersent les régiments du général Neidhart.

En même temps, à l'aile gauche, Boguslawski lutte avec Skrzynecki contre les régiments du général Toll. Ici aussi, l'armée russe est mise en déroute.

Le moment décisif approche. Chlopicki groupe les régiments et donne des ordres pour porter le dernier coup à l'ennemi. Mais une tragique fatalité semble s'acharner sur l'armée polonaise. Un obus tombe sous les sabots du cheval du général Chlopicki ; il tourne sur place et éclate. Chlopicki, blessé, tombe dans les bras de ses soldats. Il essaie de dominer sa souffrance et



veut continuer à commander. Mais ses forces l'abandonnent ; les faucheurs emportent, loin du champ de bataille, leur chef adoré.

Il est 3 heures de l'après-midi. Le bombardement russe annonce l'arrivée de nouveaux renforts. Skrzynecki prend le commandement. L'attaque recommence, la victoire est incertaine. La nouvelle que Chlopicki a dû être emmené, blessé, produit une certaine dépression dans les rangs polonais. L'aile droite commence à reculer. On ne peut tenir plus longtemps dans Olszynka sous peine d'être encerclé ; la retraite est nécessaire.

La situation des Polonais devient grave. L'armée

depuis sept heures, lutte sans trêve, sans repos. Les canons commencent à se taire, car on manque d'artilleurs et de munitions, et, ce qui est pire : Chlopicki n'est plus là, Zymirski n'est plus là. La cavalerie russe, gorgée d'eau-de-vie, s'élance à l'attaque dans un galop fou. Le 4^e Régiment en arrête bien une partie, mais la division des hussards a brisé l'aile droite polonaise. Le crépuscule tombe, la journée sanglante s'achève. Du côté de Jablonna s'approche le corps de Krukowiecki qui arrive au secours des armées polonaises.

Ainsi se termina la bataille de Grochow, dont celle d'Olszynka fut un épisode.

Les Croix d'Olszynka

La bataille d'Olszynka dura trois jours. Pendant ces trois jours, Varsovie éprouva toute la gamme des sentiments, depuis la joie et l'espérance jusqu'à l'effroi et au désespoir, car son sort se jouait là, et la victoire semblait passer alternativement d'un camp dans l'autre. L'héroïsme de l'armée polonaise brilla dans cette bataille d'un pur éclat ; l'infortuné dictateur lui-même, Chlopicki, se montra digne, cette fois-là, de la foi enthousiaste que lui avait vouée la population : calme sous la grêle d'obus, un haut de forme gris de « civil » sur la tête, monté sur son cheval blanc, c'est ainsi que Kossak l'a peint dans son magnifique tableau intitulé « Olszynka ». Ce tableau a malheureusement été détruit par accident, mais des reproductions s'en trouvaient à cette époque dans toutes les maisons polonaises et elles ont beaucoup contribué à maintenir vivant le souvenir de cette bataille : silhouettes de soldats, fins et délicieux visages de jeunes garçons et figures sévères de vieux grognards moustachus, revêtus d'uniformes merveilleusement pittoresques et adaptés à la beauté de la race sarmate.

Wyspianski avait certainement en tête le tableau de Kossak lorsqu'il composa son drame : « La Varsoviennne ».

Aujourd'hui, nous les Polonais, contemporains de Wyspianski, ne pouvons penser à la bataille d'Olszynka qu'à travers le prisme de sa poésie.

« La Varsoviennne » a ressuscité le chant dont elle porte le titre, chant oublié alors. Elle l'a fait palpiter sur les lèvres des jeunes. L'œuvre qui devait être une récolte contre le romantisme, enflammait le romantisme de ceux qui luttèrent pour l'indépendance. C'est ainsi que la création des poètes nous mène parfois par des routes étranges. A partir de ce moment les Polonais ont toujours vu la bataille d'Olszynka à travers les blancs rideaux de tulle du « dwor » de « La Varsoviennne ».

« On voit au loin les jardins et la ville dans la neige et la neige qui tombe en flocons.

« Incessant, lointain, résonne le grondement du canon.

Chlopicki « à la stature fière, méprisante, rigide » est absorbé dans ses pensées.

Des demoiselles sont habillées de blanc avec de larges jupes.

Un clavecin.

Et ce chant, à travers les notes duquel

« ...Volent les faux dieux de la guerre
Les dieux qui orient : « En avant ! »

On ne voit pas le bois où luttent les soldats, mais sa vision remplit toute la pièce.

Anna demande :

« Vous êtes tout le temps en liaison
Avec Olszynka ? »

Le jeune officier lui répond :

« A chaque instant, quelqu'un
Arrive au galop ou bien repart,
Comme s'il était envoyé en reconnaissance ».

Et sur Olszynka :

« Le grand voile mystérieux est suspendu.

La force des puissances mystérieuses
Brise les branches sèches des bataillons ;
L'ouragan fait rage, les boulets passent en sifflant,
Le mugissement des canons se répercute
Et des champs de soldats tout entiers se couchent
Frappés par le marteau aveugle du destin

Le sang coule sur la neige blanche. »

Telle était Olszynka pour nous. Lorsque nous sommes arrivés à Varsovie, nous l'avons cherchée. En vain.

Aucun arbre n'agit doucement ses branches à cette place qui fut un champ de bataille. Le sable les a remplacés, le sable, symbole de l'oubli, et le pavé commun d'un faubourg pauvre. Où est le « dwor » qui logea l'état-major et le chef, dans la blanche salle empire ? Il existe encore sans doute, mais un affreux parc le cache.

Pourquoi a-t-on coupé les arbres d'Olszynka, et pourquoi la Pologne indépendante ne les a-t-elle pas plantés de nouveau ? Les arbres sont le plus beau monument des chevaliers morts ; ils poussent bien dans une terre arrosée de leur sang. On a prévu, il est vrai, la plantation d'une allée, mais nous, nous ne pourrions sans doute pas marcher à son ombre.

Pauvre Olszynka, pauvres arbres mémorables coupés à leur base !

Et cependant quelque chose est demeuré !

On peut voir, dans un musée, une petite croix de bois, sertie d'or.

Ces petites croix ont été faites en émigration, sous le patronage de Mickiewicz, Claudine Potocka, Clémentine Hoffman, ou en secret dans la patrie asservie. Elles ont été faites avec des branches d'arbres d'Olszynka, des branches élaboussées par le sang des héros.

On les portait sur sa poitrine comme un talisman, une relique. Elles étaient pour les exilés, une petite partie de la Patrie. En Pologne, on risquait d'être envoyé pour elles en Sibérie.

C'est ainsi qu'une pauvre petite branche d'un bois qui n'existe plus a pris la valeur d'un symbole.

K. BIELANSKA.



SUR LE CHAMP DE BATAILLE

Une pièce à succès

“Maison de Femmes” de Sophie Nalkowska



ACTEURS POLONAIS
CASIMIR KAMINSKI
dans « Jacques l'imbécile » de Rittner

Six femmes vivent dans un petit « dwor » à la campagne : la grand-mère (82 ans), ses deux filles (60 et 50 ans), ses deux petites-filles (40 et 35 ans) et sa belle-fille (54 ans). Cinq d'entre elles sont veuves, et la plus jeune est divorcée. Leur vieille servante, Sworzeniowa, est veuve elle aussi.

C'est donc une maison de veuves, et d'autant plus que, en dehors de Marie (59 ans), qui dirige la maison de sa mère, les quatre autres vivent uniquement du souvenir de leurs maris défunts ou divorcés. Leur souvenir agit sur l'imagination de ces femmes qui se sont modelées sur leurs maris. Julie, la plus âgée, qui a soigné longtemps un mari riche et malade, est une

sybarite, toute occupée des plaisirs de la table, et persuadée que Wladzio la regarde sans cesse du haut du ciel et attend patiemment son arrivée. Thélia est devenue veuve la première ; elle est aigrie et convaincue que sa famille ne l'a pas aidée suffisamment à soigner André, le fils unique de la grand-mère. Marie s'était mariée sans amour ; elle renferme en elle-même une rancune maudite contre sa mère, un regret de n'avoir pas connu le bonheur ; mais le souci de ses deux filles et la nécessité de travailler pour entretenir sa famille ne lui laissent guère le temps de penser à l'injustice de son sort. En dehors de Julie, la plus paisible est Rose, abandonnée il n'y a pas longtemps par un mari léger, Pierre, que toute la famille méprise, mais qu'elle continue à aimer. Elle a été heureuse avec lui et le souvenir de ce bonheur constitue maintenant la trame de son existence. Jeanne a perdu son mari Christophe, depuis quatre mois seulement. Son désespoir est immense ; c'était un homme « d'une telle valeur », il l'aimait si « surhumainement », elle se trouve si « indigne » de l'amour qu'il lui témoignait...

La façon dont Sophie Nalkowska nous fait comprendre les états d'âme de ces veuves et divorcées, à l'aide de conversations simples et « journalières », est vraiment admirable, du moins au point de vue littéraire, car cela n'a rien de commun avec le théâtre, qui doit être action, drame. Seul, l'aveu de Jeanne à sa grand-mère a un caractère scénique ; Jeanne a trompé son Christophe bien-aimé avec un étranger quelconque, pendant des vacances passées au bord de la mer. « Je n'ai pas cessé de l'aimer un seul instant. Seulement, je ne sais pas pourquoi, j'ai pensé que, si cela n'arrivait pas, j'allais mourir ! » La confession de Jeanne tend à montrer que l'infidélité de la femme lui gâte le dernier bonheur qu'elle pourrait connaître dans son veuvage, le souvenir du bonheur conjugal.

Pour remplir le drame, la tragédie de Jeanne, qui constitue la trame d'une seule scène, très dramatique il est vrai, ne suffit pas. Mais une autre scène, aussi forte et aussi puissante, préparée soigneusement dès le début, répond à celle-là. Un homme et une jeune fille sont venus passer quelques jours dans le voisinage du « dwor ». La jeune fille voudrait absolument voir Jeanne, et elle y parvient précisément lorsque Jeanne s'est déjà confessée à sa grand-mère. La jeune fille travaillait dans un bureau pour entretenir sa mère, une ancienne actrice qui était malade et son frère âgé de quinze ans. Son chef, un homme marié et qui ne pouvait divorcer, est tombé amoureux d'elle, mais elle ne veut pas devenir la maîtresse d'un homme marié et elle supplie Jeanne de lui donner de l'argent pour soigner sa mère et son frère et partir à l'étranger.

Jeanne ne comprend pas pourquoi cette jeune fille, Eva, vient lui demander son aide, à elle, enfin elle découvre la vérité : le père d'Eva, de son frère et d'un autre enfant qui est mort depuis cinq ans, était son propre mari, son Christophe bien-aimé qui, tout de suite après son mariage, avait fondé une seconde famille et avait vécu secrètement avec elle pendant dix-neuf ans, jusqu'à ce qu'une jeune fille quelconque le rendit fou de nouveau et le ruinât. Cette scène, où Jeanne découvre peu à peu la vie cachée de son mari, supporte la comparaison avec le « anagnorisis » de Sophocle, dans « Edipe Roi ».

« Maison de femmes », est une suite de conversations destinées à montrer comment peuvent se transformer les sentiments, les souvenirs. Les six femmes sont chacune un exemple de ces transformations psychologiques. Mais pour le drame lui-même, les personnages de Jeanne et de la grand'mère auraient suffi.

A la fin, Eva rejoint son amant marié ; elle prend le même chemin que sa mère. « Ils sont jeunes, ils ont toute une vie de bonheur devant eux », conclut l'optimiste Julie. Thécia le pessimiste ne parle plus, mais son silence est significatif : la mère d'Eve a été abandonnée au bout de dix-neuf ans, pour une femme plus jeune ; le même sort attend Eva. Où est donc le bonheur ? Dans le mariage légal ? Ni Marie, ni Thécia, ni Rose ne l'y ont trouvé, et « la plus heureuse » Jeanne, l'a perdu, non parce que son mari est mort, mais parce qu'elle a appris que son mari était un malhonnête homme. N'aurait-elle pas raison, Rose, la femme la plus superficielle de cette « Maison de Femmes », lorsqu'elle déclare : « Maintenant, grand'mère, partout l'amour disparaît. Personne n'est fidèle, maintenant, personne ! Tous se trompent mutuellement, tous se séparent. Il me semble qu'il s'agit seulement de ne pas souffrir de cet état de choses, de tâcher de s'en accommoder. Car cette souffrance ne sert à rien, ni à personne ! »

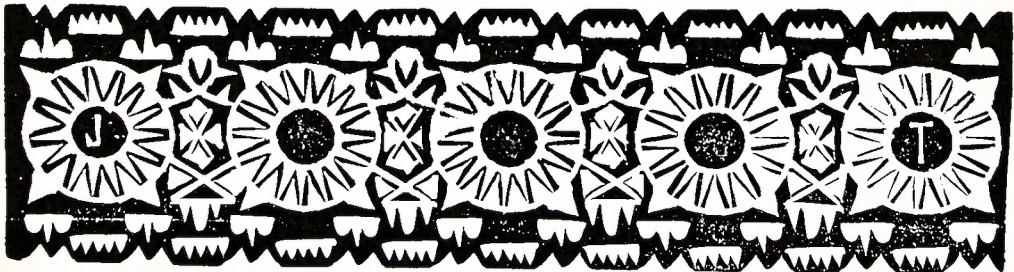
Sophie Nalkowska commente volontiers les événements, par l'intermédiaire de la grand'mère, mais cette dernière a des conceptions si étranges pour une vieille femme — il ne faut avoir confiance en personne, on ne peut comprendre personne, nous vivons dans une obscurité complète — qu'il est difficile de découvrir l'opinion personnelle de Sophie Nalkowska sur ses personnages. Elle a, il est vrai, démasqué Christophe, l'homme « d'une valeur si exceptionnelle », et par

là, elle a jeté une suspicion sur les autres défunts. Mais elle ne montre de réelle sympathie que pour Eva Laszczowna, peut-être parce que son enlèvement par un homme qui l'aime, lui paraît l'enlèvement au paradis de l'illusion — un paradis temporaire et incertain.

S...



ACTEURS POLONAIS
MIECZYSLAW FRENKIEL



Dewaitis



MARIE RODZIEWICZ

Marie Rodziewicz est un membre de cette famille d'écrivains polonais qui sont nés sur la terre lithuanienne, qui l'aiment et qui la célèbrent.

Le succès de la « Martre et la Fille » de Weyssenhoff, dans la belle traduction de Paul Cazin, doit nous remettre en mémoire un des premiers romans de l'illustre romancière, qui fut traduit par Jean-Venceslas Gasztoth, et publié en France en 1907.

« Dewaitis » est le nom d'un chêne, d'un antique et glorieux chêne où s'incarne l'âme de la terre lithuanienne. C'est aussi l'histoire d'un homme, qui est le frère de ce chêne par sa puissance, sa constance, son pouvoir de résistance aux coups du sort et de ses ennemis, un vrai Polonais de Lithuanie.

Le père de Marek meurt en partageant ses biens à ses enfants, mais ce qu'il lègue à Marek, c'est le devoir qu'il a rempli toute sa vie : Marek se consacrera à l'entretien des domaines d'un émigré, dont personne n'a plus de nouvelles.

Le sombre et secret Marek accepte cette tâche ; il sera pauvre, sa fiancée se lassera de l'attendre. Son seul confident, son seul appui, sera le vieux chêne. Mais à force de travail, il reconstituera le patrimoine paternel, dilapidé par son père. Quand l'héritière de l'émigré, une jeune Américaine, viendra le décharger de son fardeau, il refera d'elle une Polonaise.

L'agrément infini que l'on prend à lire ce beau livre provient de son atmosphère champêtre et saine, de ses types bien campés et bien vivants, d'une sorte d'allégresse qui court dans des pages, celle de la vie toute puissante, et surtout de l'amour pour la petite patrie et pour la grande, pour la Lithuanie et la Pologne, qui s'exhale de toutes les lignes sans pouvoir s'exprimer clairement à cause de la censure russe.

L'auteur de « Dewaitis » est à la fois un écrivain de haut talent et une grande âme.

LE CHENE INSULTE

(Marek apprend que le bois où se trouve Dewaitis a été vendu et qu'il est mis en coupe. Il crève sa jument pour y arriver plus vite).

Marek fut pris d'une rage terrible, muette et implacable, telles qu'en connaissent seules les âmes silencieuses et renfermées. Il frémit tout entier, serra les dents, enfonça sa casquette sur ses yeux et partit à grands pas vers la lueur qui annonçait l'arrivée de l'aurore.

Les coqs chantaient et des aboiements lointains se faisaient entendre. Il se dirigea en toute hâte de ce côté-là. Quand il eut trouvé la route, la lueur orientale avait pris les couleurs de l'aurore, le jour se levait calme et pur, comme le bonheur.

Le village s'éveillait à peine quand Marek le traversa. Marek devenu pendant cette seule nuit, noir et effrayant comme un damné.

Personne ne le vit ; Margas seul le reconnut et courut sur ses pas. L'orient dorait les cimes de la forêt de

chênes ; elle était toujours debout et grondait, comme d'habitude, en saluant son maître. Il ralentit un peu le pas, il respira, mais, soudain, dans le chœur assourdi et grave des sombres branches, s'immisça un bruit étranger, saccadé, un bruit dont le son fit monter tout son sang à son visage, jusqu'au blanc des yeux et jusqu'aux tempes.

Il sauta comme un lion défendant sa tanière et, en quelques bonds, se trouva dans la clairière, à quelques pas de son vieil ami.

Il regarda et, comme un lion, il rugit...

Sur la pierre d'Alexota, là où tant de fois, lui-même, avait rêvé, se dressait maintenant un juif roux, énorme, vêtu d'un cafetan crasseux, avec une grande barbe en broussaille... Il avait la tête levée, tenait une hache à la main, et il en frappait le tronc du vieux chêne, essayant s'il était bon à être débité.

A chaque coup, des éclats de bois volaient à terre et un gémissement sourd se faisait entendre ; et un frisson courait dans les branches jusqu'à la cime où un

aigle gris tournoyait, effrayé au-dessus de son nid, avec des cris de détresse.

Marek avait les lèvres clouées, il lui semblait qu'on coupait des membres vivants, que l'arbre se plaignait de sa souffrance par ce frisson et ce gémissement.

Mars, il perdit la tête. Qu'était-ce ? Un ouragan ? Soudain, le juif râla ; il se trouva en l'air. Deux mains de fer le tenaient suspendu, le secouaient comme une guenille. Lancé comme une pierre dans une fronde, il décrivit un cercle et s'abattit abasourdi, à dix pas plus loin, étendu sans mouvement.

La hache était tombée de sa main, Marek s'en empara, hordit jusqu'au juif.

Ce qu'il voulait faire, il n'en savait rien lui-même. La fureur obscurcissait ses yeux, ses pensées, sa raison ; il agissait sous l'impression de l'instinct de conservation, de l'instinct de rage et de vengeance... Il n'avait plus sa tête à lui !

Ce colère, ce foudre gisait à ses pieds et râlait ; douleur pour douleur, outrage pour outrage !

Il leva la hache... Dieu sait ce qui serait arrivé si, à ce moment, quelqu'un ne lui eût saisi le bras. Ce fut si inattendu qu'il lâcha la hache et se retourna, persuadé qu'un autre juif venait à la rescousse.

Ses yeux injectés de sang, brillant d'un éclat sauvage sous ses cils froncés, rencontrèrent le regard vif et pénétrant d'Irenka. Elle se dressait tout près de lui et le serrait fortement par le bras, pâle, essoufflée, frappée d'épouvante.

— Qu'avez-vous ? demanda-t-elle d'une voix altérée.

Il se taisait. Sa poitrine remuait comme un soufflet de forge, ses dents brillaient derrière ses lèvres ; sur son front inondé de sueur, les veines saillaient comme des cordes.

— Jetez cette cognée ! Qu'est-ce qu'il y a donc tel ? Qu'est-ce qu'on vous a fait ? demanda-t-elle rapidement en l'entraînant de côté. Elle lui ôta elle-même la hache de la main.

Il se taisait toujours, mais son regard n'était plus égaré.

— Pourquoi voulez-vous tuer cet homme ? Revenez à vous monsieur ! dit-elle frémissant tout entière.

Du regard il lui montra Dewintis, les traces du fer sur l'écorce, comme des blessures toutes fraîches.

— Depuis enfant, je cours pour venir tel ; mon cheval en est tombé. Puis j'ai marché comme un fou. Mon desespoir grandissait à chaque pas, et quand j'ai vu cela, la fureur m'a aveuglé. Dieu soit loué ! Je suis encore arrivé à temps !

Il poussa un profond soupir, et, déjà calmé, fit quelques pas vers l'arbre.

Il est resté debout tant de siècles et a survécu à tout ! Des dizaines de générations l'ont protégé, défendu, et Dieu par pitié nous a envoyé des âmes qui n'ont dans le cœur ni la mémoire, ni l'âme de

leurs pères. C'est un arrêt divin, une épreuve terrible. A quel sommes-nous bons sans la mémoire de la gloire et de la vertu passées ? Comment les reconstruire et les conserver ?



Paysage lituanien. LES BORDS DE LA VIJA

Jamais, peut-être, autant de paroles n'étaient sorties à la fois des lèvres serrées de ce solitaire.

Comme le soleil qui sortait des nuages, de même, à ce moment du fond de son âme éclatait au dehors un brillant rayonnement de tout ce qui, enfoui en lui-même dans un éternel silence, vivait, désolait et le faisait souffrir. Il paraissait transfiguré et puissant, tout ce rayonnement faisait étinceler ses yeux enfoncés qui dardaient des lueurs d'une chaleur singulière.

MARIE RODZIEWICZ.



NOUVELLES DIVERSES

LE MUSEE DE CHOPIN ET GEORGE SAND

La Société des Amis de Chopin à Barcelone et les admirateurs parisiens du grand musicien avec son biographe Abel Ganche en tête, ont décidé d'immortaliser le séjour de Chopin et George Sand à Majorque.

Un Musée va être organisé à Valdemosa, dans la maison où George Sand termina son « Spiridon » et où Chopin composa ses plus beaux préludes.

DES SOUVENIRS DE GEORGE SAND

George Sand avait donné à Chopin les manuscrits de deux de ses romans : « La Mare au Diable » et « La Noce de Campagne ». A la mort de Chopin, ces deux précieux documents furent conservés en Pologne.

M. Zaleski, le ministre des Affaires Etrangères de Pologne, a réussi à recouvrer ces manuscrits Il en a fait don à M. Briand, pendant son dernier séjour à Paris, qui les a remis à la Bibliothèque Nationale.

LA MEDAILLE DE WASHINGTON A UN POLONAIS

L'ingénieur Ralph Modrzewski, le célèbre constructeur de ponts, vient de recevoir pour ses travaux en Amérique, la médaille de Washington, qui a été attribuée pour la première fois, en 1916, au président Hoover.

UN PEDAGOGUE FRANÇAIS EN POLOGNE

M. Georges Bernier, le directeur de « l'Ecole des Roches », a fait un séjour en Pologne au mois de mars. M. Berthier qui était invité par le Ministère de l'Instruction publique à assister aux cours spécialement organisés pour les directeurs d'écoles secondaires, a fait à Varsovie toute une série de conférences sur les nouvelles tendances de l'éducation moderne, et sur les méthodes employées par l'Ecole des Roches.

LE « PSAUTIER DE SAINT-FLORIAN »

Le « psautier florentin » appartient aux plus vieux monuments de la langue polonaise. C'est un manuscrit du format d'un in-folio, qui renferme 296 pages ; il est écrit en lettres gothiques du XIV^e siècle et orné d'illustrations qui ne sont pas toutes terminées.

L'Abbaye de Saint-Florian, qui possédait ce précieux psautier, vient de le vendre au gouvernement polonais ; il se trouve maintenant à la Bibliothèque Nationale de Varsovie.

AU JARDIN ZOOLOGIQUE

Au Jardin Zoologique de Varsovie se trouvent un tétra et un coq de bruyère, chose très rare, car d'ordinaire on ne trouve pas ces oiseaux dans les jardins zoologiques. Actuellement, les deux oiseaux entonnent leur chant d'amour, ce qui attire un nombreux public, curieux d'entendre ce phénomène réservé d'ordinaire aux seuls chasseurs, d'autant plus que les oiseaux, contrairement à leur habitude, chantent, non seulement après le coucher du soleil, mais aussi toute la journée.

PLAN D'ASSECHEMENT

La Municipalité vient d'élaborer un plan de l'assèchement des terrains menacés par l'inondation près de Varsovie et, en premier lieu des faubourgs Kamionek et Saska Kepa. Les travaux d'assèchement seraient confiés à une entreprise privée. Les frais sont évalués à 800.000 zl. environ.

UNE OFFRE FRANÇAISE

La direction de l'Usine à gaz a été saisie de l'offre d'une importante firme française qui propose de financer l'élargissement du réseau de gaz sur les localités suburbaines.

LES EXCURSIONS A L'EXPOSITION COLONIALE

La municipalité a décidé d'accorder à tout travailleur municipal désireux de prendre part à une excursion collective pour la visite de l'Exposition Coloniale à Paris, un prêt de 500 zl. payables par mensualités de 50 zlotys.

LA GARE DE VARSOVIE

Depuis le mois dernier, les travaux de terrassement de la future gare, sont activement poursuivis et occupent plus de 200 ouvriers. Vers la mi-juin commenceront les travaux de démolissage d'une partie de l'ancienne gare, côté arrivée. La tour sans horloge sera démolie. D'après les plans de la direction, au cours de l'hiver prochain on commencera à mettre les fondations de la future gare. Actuellement, on procède aux forages qui permettront d'établir quel système de fondations nécessite ce terrain. Détail curieux, autrefois le terrain où se trouve actuellement la gare, était un vaste marais. Certains vieillards se rappellent encore qu'on y chassait le canard.

L'EXPORTATION DES COTONNADES POLONAISES

Un marché très intéressant pour les tissus de coton, ce sont les îles hollandaises Java, Sumatra et Bornéo.

Malgré la concurrence du Japon qui inonde ces îles de tissus à bon marché, les étoffes polonaises ont beaucoup de succès. Leurs couleurs résistent très bien au soleil et au lavage, ce qui est encore, dans ces pays, la qualité essentielle d'un tissu ; un nom exotique par là-dessus, « l'Eléphant Bleu », pour un zéphir, « le Tigre Blanc » pour une percale, et la vente est assurée !

LA PUBLICITÉ FRANÇAISE EN POLOGNE

Dans une grande revue hebdomadaire de Varsovie, nous avons trouvé toute une série d'annonces de belles propriétés à vendre dans le Midi de la France.

Que nos amis polonais achètent des domaines en France ; il y a trop de régions où des châteaux, de belles maisons anciennes disparaissent, parce que les propriétaires ne peuvent plus se charger de leur entretien !

L'annonce est rédigée en polonais et il sera répondu aux lettres polonaises en polonais. Voilà de la bonne publicité !

Si j'apprenais le Polonais!

TROISIEME LEÇON

VOCABULAIRE

L'appartement : *mieszkanie*. — Avez-vous un appartement à louer : *czy par ma mieszkanie do wynajęcia ?* — La salle à manger : *jadalnia*. — Le salon : *salon*. — La cuisine : *kuchnia*. — L'office : *kredens*. — Les fenêtres donnent sur la rue : *okna wychodzą na ulicę*. — Il y a le gaz et l'électricité : *jest gaz i elektryczność*. — Il y a une cour : *jest podwórze*. — L'étage : *piętro*. — Cet appartement se trouve au 1^{er}, 2^e, 3^e, 4^e, 5^e étage : *to mieszkanie znajduje się no pierwszym, drugim, trzecim, czwartym, piątym piętrze*. — Il y a un ascenseur : *jest winda*. — Il y a un escalier de service : *są schody dla służby*. — La cave : *piwnica*. — Le grenier : *strych*. —

Y a-t-il un placard dans la cuisine : *czy jest szafa ścienna w kuchni ?* — Balayez la chambre s. v. p. : *proszę zamiatać pokój*. — Il faut faire le lit : *trzeba pościelić łóżko*. — Il faut préparer le dîner : *trzeba ugotować obiad*. — Mettre le couvert : *nakryć stół*. — Dépêchez-vous, s. v. p. : *proszę się spieszyć*.

Słońce : le soleil. — *Niebo* : le ciel. — *Deszcz* : la pluie. — *Deszcz pada* : il pleut. — *Na dworze* : dehors. — *Zimno* : il fait froid. — *Smutno* : il fait triste. — *Dzień* : le jour. — *Wiem* : je sais. — *Caty* : entier. — *Szary* : gris. — *W Polsce* : en Pologne. — *Wie Francji* : en France. — *Biuro* : le bureau. — *Przez* : pendant (avec l'accusatif).

GRAMMAIRE

Verbe *byc* : être

Présent	Passé		Fém.		Futur
Jestem	Masc :	By- <i>łem</i>		By- <i>łam</i>	Będę
Jestes		By- <i>łeś</i>		By- <i>łaś</i>	Będziesz
Jest		By- <i>ł</i>		By- <i>ła</i>	Będzie
Jesteśmy	Hommes :	By- <i>liśmy</i>	Masc. fém.	By- <i>łyśmy</i>	Będziecie
Jesteście		By- <i>liście</i>		By- <i>łyście</i>	Będziecie
Są		By- <i>li</i>	et neutre	By- <i>ły</i>	Będą

Verbe *znać* : connaître

Présent	Passé		Fém.		Futur	
Zna- <i>m</i>	Masc :	Zna- <i>łem</i>	Fém. Zna- <i>łam</i>	Masc. :	Będę znał	Fém. Będziesz znała
Zna- <i>s</i>		Zna- <i>łeś</i>	Zna- <i>łaś</i>		Będiesz znał	Będę znała
Zna		Zna- <i>ł</i>	Neut. Zna- <i>ło</i>		Będzie znał	Neut. Będzie znało
Zna- <i>my</i>	Hommes	Zna- <i>liśmy</i>	Masc. fém. Zna- <i>łyście</i>	Hommes	Będziemy znali	Masc. fém. Będziemy znali
Zna- <i>cie</i>		Zna- <i>liście</i>	Zna- <i>łyśmy</i>		Będziecie znali	Będziecie znali
Zna- <i>ją</i>		Zna- <i>li</i>	et neutre Zna- <i>ły</i>		Będą znali	et neutre Będą znali

Futur du verbe Avoir

Masc :	Fém.
Będę miał	Będę miała
Będiesz miał	Będiesz miała
Będzie miał	Będzie miała
Będziemy mieli	Neut. Będzie miało
Będziecie mieli	Masc. Fém. Będziemy miały
Będą mieli	Będziecie miały
	et neutre Będą miały

Remarque : On voit qu'en polonais, le futur est un temps composé. Il se conjugue avec le futur du verbe être auquel on ajoute la troisième personne correspondante du passé du verbe.

Sur *znać*, conjuguer : *kochać* : aimer (Présent : *kocham* ; Passé : *kochałem* ; Futur : *będę kochał*). — *Mieszkać* : demeurer (Présent : *mieszkam* ; Passé : *mieszkałem* ; Futur : *będę mieszkiał*). — *Zarabiać* : gagner de l'argent (Présent : *zarabiam* ; Passé : *zarabiałem* ; Futur : *będę zarabiał*). — *Czytać* : lire (Présent : *czytam* ; Passé : *czytałem* ; Futur : *będę czytał*). — *Zamykać* : fermer (Présent : *zamykam* ; Passé : *zamykałem* ; Futur : *będę zamykał*). — *Otwierać* : ouvrir (Présent : *otwieram* ; Passé : *otwierałem* ; Futur : *będę otwierał*). — *Padąć* : tomber (Présent : *padam* ; Passé : *padalem* ; futur : *Będę padał*).

Adverbes. — Voici quelques adverbes :

Dobrze : bien. — *Zle* : mal. — *Predko* : vite. — *Wolno*,

powoli : lentement. — *Późno* : tard. — *Wczesnie* : de bonne heure. — *Zaraz* : tout de suite. — *Trudno* : difficilement. — *Latwo* : facilement. — *Długo* : longtemps. — *Dawno temu* : il y a longtemps. — *Nie dawno temu* : il n'y a pas longtemps. — *Wczoraj* : hier. — *Jutro* : demain.

Pronoms. — *Ja* : je, moi. — *Ty* : tu. — *On* : il. — *Ona* : elle. — *Ono* : il (neutre). — *My* : nous. — *Wy* : vous. — *Oni* : ils (en parlant des hommes). — *One* : ils ou elles (pour les masc., les fém. et les neut) — *Jego* : de lui (masc. et neut.). — *Jej* : d'elle.

L'heure : *godzina*. — Première : *pierwsza*. — Deuxième : *druga*. — Troisième : *trzecia*. — Quatrième : *czwarta*. — Cinquième : *piata*. — Sixième : *Szósta*. — Septième : *siodma*. — Huitième : *ósma*. — Neuvième : *dziwięta*. — Dixième : *dziesięta*. — Onzième : *jedenasta* — Douzième : *dwunasta*.

Quelle heure est-il : *która jest godzina ?*. — Il est une

heure : jest pierwsza. — Il est cinq heures : jest piąta, etc. (On dit : il est la première, il est la cinquième, etc)

A quelle heure ? : O *której godzinie* ? — A une heure : o *pierwszej* (à la première). — A cinq heures : o *piątej* (à la cinquième), etc. — De une heure à cinq heures : od *pierwszej do piątej* (de la première jusqu'à la cinquième). — Il est une heure et demie : jest pół do drugiej. — Il est cinq heures et demie : jest pół do szóstej (il est une demie-heure jusqu'à la deuxième ; il est une demie-heure jusqu'à la sixième), etc. — A une heure et demie : o pół do drugiej. — A cinq heures et demie : o pół do szóstej.

Il est une heure et quart : jest *kwadrans po pierwszej*. (Il est un quart après la première). — Il est cinq heures et quart : jest *kwadrans po piątej* (Il est un quart après la cinquième).

Il est une heure moins le quart : jest *za kwadrans pierwsza* (il est dans un quart la première). — Il est

cinq heures moins le quart : jest *za kwadrans piąta* (il est dans un quart la cinquième).

Version. — Znam ten dom, to jest piękny dom. — Moje mieszkamie jest obzerne ; znajduje się na trzecim piętrze. Będzie miał duży pokój. — Syn aptekarza zna córkę doktora. — Ojciec ślusarza jest stary ; jego brat mieszka w Polsce ; jego żona miała dom we Francji — Siostra niuciarza zamykała okno. — Czy Pani otwierała okno ? Nie, nie otwierałam okna. — Czy żona mularza otwierała szafę ? Nie, nie otwierała szafy. — Placa robotnika jest mała. — Siostra mularza ma łóżko, stół, szafę, skrzynię i pierzynie ; jej matka mieszka w Polsce, ona się nazywa Zofja. — Moje biuro jest otwarte od ósmej do dwunastej i od drugiej do szóstej. Niema słońca ; niebo jest szare, deszcz pada. Na dworze, zimno i smutno. — Wczoraj deszcz padał przez cały dzień. — Nie wiem czy jutro deszcz będzie padał.



L'Actualité Katowicarde

- Etes-vous sans-filiste ?
- Oui.
- Avez-vous un poste à lampes ?
- Parfaitement.
- Avez-vous entendu les émissions de Radio-Pologne-Katowice, longueur d'onde 408 m. ?
- Quelquefois...
- Et la Boîte aux Lettres de Papa Stéphane ?
- Vaguement.
- Pourquoi vaguement ? Cela ne vous intéresse donc pas ?

— Je ne demande pas mieux que de m'y intéresser ; mais donnez-moi la marche à suivre, car cette « boîte aux lettres », c'est de l'hébreu pour moi...

— Très simple cependant ! Vous allez voir : D'abord j'ai fait comme vous au début, et mon erreur remonte à l'année 1928. Depuis, j'ai eu la chance d'une initiation progressive ; peu à peu je me suis laissé prendre comme tant d'autres, au mirage de cette chose surprenante, mystérieuse, puis attachante au possible.

Maintenant, comme le lierre, je m'y suis fixé, et j'espère bien mourir un jour dans la peau d'un Katowicard !...

Tous les Katowicards sont fiers d'appartenir à cette grande famille internationale, dont le chef vénéré n'est, autre qu'un Polonais, sincère ami de la France, le Dr *Stęphan Tymieniecki* (Papa Stéphane), Directeur des Programmes, et Conférencier du Poste de Radio-Pologne, à Katowice (*Kato*, comme nous disons en abrégé). Le cœur de tous les frères en *Kato* est immense, compatissant, tendre, désintéressé, il ignore les murailles et les haies épineuses des frontières. C'est aussi une fraternité sincère, d'où les *Cains* sont exclus...

Vous me demandez comment il faut s'y prendre pour devenir Katowicard :

Ecrivez à Papa Stéphane. Je suis absolument certain qu'il vous répondra. Mais de grâce, n'attendez pas une réponse écrite ; patientez, et surtout, mettez-vous très attentivement à l'écoute le *mercredi* et le *vendredi soir, vers 22 heures*.

Si vous ne connaissez pas la langue polonaise, attendez un peu, et vous serez d'abord charmé d'entendre la plus jolie voix radiophonique du monde, celle de *Tante Hélène*, qui en excellent français, pimenté d'un accent adorable, annonce le programme du poste, la fameuse « boîte aux lettres ».

Puis, papa Stéphane, également en langue française, appelle et salue les auditeurs et amis lointains, les frères et sœurs Katowicards du monde entier, dont la belle devise et l'insigne sont : *Loin des yeux, près du cœur*.

Ensuite, deux heures durant, il lit et commente avec sa bonhomie et sa bienveillance habituelles, marquées de la plus exquise finesse, les lettres et cartes-postales des frères en *kato*. Vous ne pouvez vous imaginer le plaisir que nous avons tous, d'entendre prononcer les noms, de connaître les adresses des nombreux Katowicards dispersés sur le globe terrestre, de correspondre par la pensée avec eux, et ensuite d'échanger par écrit nos impressions mutuelles. Voilà donc la « Boîte aux Lettres », et si vous connaissez ses bienfaits !.....

Mais ne voulant pas abuser aujourd'hui de votre bienveillante attention, je vous dirai un peu plus tard toute la grandeur et toute la puissance de l'Œuvre Katowicarde, ce qu'elle a déjà fait pour l'union fraternelle des peuples, et ce qu'elle est appelée à faire par la suite.

FLÉURY PELLETIER,
Vice-Président du Club des Katowicards de Lyon.

Une intéressante photographie



Le 20 Juin 1914, une cérémonie solennelle franco-polonaise avait lieu à Paris. Sur l'initiative d'un jeune peintre et sculpteur de grand talent, déjà bien connu en France, en Pologne, en Allemagne, en Autriche et jusqu'en Amérique, M. Gustave Gwozdecki, des artistes polonais et français, des professeurs, divers membres des Académies des Beaux-Arts, s'étaient réunis pour fonder à Paris l'Académie Polonaise des Beaux-Arts.

Il y avait là le grand sculpteur Bourdelle, qui terminait à cette époque la statue de Mickiewicz ; le romancier A. Strug dont nous avons parlé dans notre revue ; Henri de Korab, qui commençait sa belle carrière de journaliste ; W. Sieroszewski, que les Amis de la Pologne connaissent si bien ; le poète Joseph Ruffer, le peintre Axentowicz ; Ladislas Mickiewicz, le fils d'Adam Mickiewicz, avec ses longs cheveux blancs et sa longue barbe blanche ; Al. Budzynski, directeur de l'Ecole Polonaise des Batignolles, toujours si jeune

et si vivant ; le sculpteur Xavier Dunikowski, Bol. Wiéniawa, le colonel Jagniatkowski, E. Druker, A. Szawklis, le peintre Eugène Zak, qui a vécu ignoré et dont les tableaux sont devenus célèbres maintenant qu'il n'est plus, le sculpteur du Puget, St. Kinderfreund, Mlle Galewska. Mme Sindler. Enfin, l'organisateur de cette cérémonie, Gustaw Gwozdecki ; c'est lui qui est assis à droite de la photographie.

La guerre arrêta malheureusement l'essor de l'Académie Polonaise.

Depuis la guerre M. Gustaw Gwozdecki a continué à déployer une activité remarquable. Il a fait plusieurs expositions générales de ses œuvres, qui ont toujours été profondément admirées.

Rappelons qu'en 1930, lors de la grande inondation qui ravagea le Midi de la France, Gustaw Gwozdecki lança un appel aux artistes du monde entier, en faveur des sinistrés.



Qu'avez-vous fait ?...

pour la cause polonaise ? Comment avez-vous aidé à nos efforts ?

Avez-vous contribué à fonder un Comité régional d'Amis de la Pologne ?

Avez-vous trouvé de nouveaux abonnés à la Revue ?

Avez-vous fait connaître « Notre Pologne » aux écoliers ?

Avez-vous répandu nos publications ?

Avez-vous évité à nos bureaux dépense et travail en réglant votre abonnement dès le début de l'année, sans attendre un avis ?

Y avez-vous joint un don pour nos œuvres ?

Avez-vous souscrit pour le monument aux Volontaires polonais ?

ABONNEZ VOS ENFANTS A

NOTRE POLOGNE

Trait d'union entre la jeunesse française et la jeunesse polonaise.

Jolie publication mensuelle illustrée

3 francs par an
(Pologne : 2 zlotys)

On s'abonne sans frais aux Amis de la Pologne

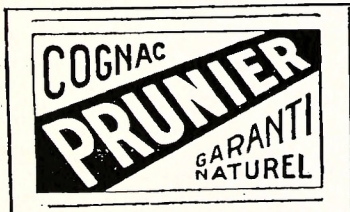
16, rue Abbé de l'Épée, Paris (5^e)

Compte de chèques postaux : 880-96 Paris

Numéro spécimen sur demande

Un portrait du Maréchal Pilsudski est en vente au bureau des Amis de la Pologne. Il a été exécuté par le brillant artiste Arthur Szyk. Prix : 10 francs.

AVIS. — Prière de joindre 0 fr. 50 à toute demande de changement d'adresse (frais d'établissement d'un nouveau cliché).



Société Anonyme

LIBRAIRIE ÉTRANGÈRE

« GEBETHNER ET WOLFF »

PARIS VI

123, BOULEVARD SAINT-GERMAIN

Ouvrages périodiques en toutes langues

Les commandes, pour tous les pays, sont exécutées, par retour du courrier.

Sur demande envoi, chaque mois — gratuitement — de la liste complète de toutes les nouveautés de la librairie anglaises, françaises, polonaises, etc., classées par matières.

Compte P. K. O

VANSOVIE

Nr. 190-840

Postaux-Chèques

PARIS

Nr. 776-84

Téléphone : Littré 11-69

Adresse Télégr. GEBOLFF-PARIS

LA VIERGE DE L'OSTROBRAMA

C'est la protectrice de Wilno. Elle y est exposée dans une chapelle célèbre, qui surmonte la voûte d'une porte de la ville. D'où son nom (Ostrobrama : la porte aigüe).

Le tableau qui la représente est presque entièrement recouvert d'ornements de métal.

Dans la rue, personne qui ne se découvre devant la Sainte image, même les orthodoxes et les israélites. Les paysannes s'agenouillent à même le pavé et par tous les temps lorsqu'elles voient par la baie ouverte le prêtre célébrer la messe dans la chapelle.

A la demande de nos amis, nous avons fait reproduire l'image fameuse. La composition, de toute beauté, est exécutée en trois séries : poutre sur fond or ; bleu sur fond argent ; ou or sur papier teinté. Les prix de l'image sont de 10, 8 et 5 francs.

Prix spéciaux pour MM. les Ecclésiastiques et pour les Ventes de Charité.

CHEMINS DE FER DE L'ÉTAT

Une excursion du Dimanche : La Vallée de la Seine

Désirez-vous passer un dimanche agréable ? Faites en auto-car la délicieuse excursion de la Vallée de la Seine.

Du 5 Avril au 20 Septembre, un Service automobile quittera tous les dimanches et jours fériés la gare de Rouen (R.D.) à midi, dès l'arrivée du rapide partant de Paris-St-Lazare à 10 h. 5. Il vous emportera sans fatigue vers les frais paysages de la Vallée de la Seine par Duclair (arrêt pour déjeuner), les Abbayes de Jumièges et de St-Wandrille, Caudebec, les Forêts de Brotonne, de la Londe et de Grand Couronne.

A 18 h. 15, vous serez de retour à Rouen où plusieurs express vous permettront de rentrer à Paris dans la soirée.

Prix du parcours : 45 fr.

Pour tous renseignements complémentaires, s'adresser aux gares du Réseau de l'Etat, aux Bureaux de Tourisme des gares de Paris (St-Lazare et Montparnasse) et à la Maison du Tourisme, 53, avenue George V à Paris.

Billets de fin de semaine

Pour vos déplacements du dimanche, utilisez les billets de fin de semaine (aller et retour avec 40 % de réduction) délivrés pour les stations thermales et balnéaires du Réseau de l'Etat, du jeudi précédant les Rameaux au dernier dimanche d'Octobre.

Ces billets sont valables du samedi matin au lundi minuit, pour les trajets ne dépassant pas 600 km, et du vendredi matin au lundi minuit pour les trajets aller et retour supérieurs à 600 km.

Pendant toute l'année, il est en outre délivré des billets de fin de semaine, pour certaines relations, aux voyageurs titulaires de billets anglais dits de « week end » valables de ou pour l'Angleterre.

Pour tous renseignements, s'adresser aux gares du Réseau de l'Etat.

COMPAGNIE DES CHEMINS DE FER DE L'EST CIRCUITS AUTOMOBILES DES ARDENNES (Juin - Septembre)

1^o La Vallée de la Semoy. De Mézières-Charleville à Sedan et à Bouillon et retour par la Vallée de la Semoy et Monthermé (les 4 Fils Aymon).

2^o La Vallée de la Meuse et de la Lesse. De Mézières-Charleville aux Grottes de Han et de Rochefort à Dinant et retour.

CIRCUITS AUTOMOBILES DES VOSGES

(Juin - Septembre)

Autour de Vittel et des Stations thermales de Lorraine

1° De Vittel et de Contrexéville à Colmar par Bains, Plombières-les-Bains, Gérardmer et le Col de la Schlucht.

2° De Vittel et de Contrexéville à Gérardmer et au Hohneck par Bains et Plombières-les-Bains.

3° De Vittel et de Contrexéville à Neufchâteau et Domrémy.

4° De Vittel à Sion.

5° De Gérardmer à Plombières-les-Bains.

La Haute Montagne

1° De Belfort à Gérardmer par la route des Crêtes, le Ballon de Guebwiller, le Hohneck et la Schlucht et retour par le Col de Grosse Pierre et la Bresse.

2° De Belfort au Ballon d'Alsace.

3° De Belfort à l'Hartmannswillerkopf et au Ballon de Guebwiller.

4° De Gérardmer à Strasbourg par le Col de Saales à l'aller et par le Col du Bonhomme au retour.

5° De Gérardmer aux Trois Epis par la Vallée de Straiture, le Lac Blanc et le Lac Noir.

Pour tous renseignements, s'adresser au Bureau de Renseignements de la Gare de l'Est, à Paris.

Les Amis de la Pologne ont pour vous...

DES COURS DE LANGUE POLONAISE

Apprenez le polonais ! Il n'est pas plus difficile que l'allemand ou le russe. Il vous ouvre le monde slave, avec sa haute spiritualité, son âme à la fois si proche et si différente de la nôtre ; il vous donne l'accès à cette Pologne que l'on aime d'autant plus qu'on la connaît mieux ; il vous livre sa magnifique littérature, encore si mal connue chez nous ; il vous permet de prendre contact avec les ouvriers polonais qui sont chez nous, de leur rendre service, d'en faire vos amis.

Le cours de Mademoiselle STROWSKA, professé à la Sorbonne, peut nous être demandé. Le cours complet dactylographié est envoyé contre la modeste somme de 25 francs (destinée à couvrir les frais de polycopie).

Ces cours ont lieu les lundis et vendredis à 8 h. 45 du soir, salle de Chimie. (Entrée : 1, rue Victor-Cousin). Ils sont gratuits.

DES PROJECTIONS ET DES FILMS

Les très riches collections de projections fixes des Amis de la Pologne peuvent illustrer des conférences sur l'histoire polonaise (spécialement sur le 19^e siècle et les légions), sur les grands hommes (en particulier Kosciuszko et Pilsudski), sur les villes (Varsovie, Cracovie, Wilno, Dantzig et Gdynia), sur la campagne, les montagnes, les types populaires et les costumes nationaux, sur l'architecture, les artistes (en particulier Wyspianski, Grottger, Matejko), l'art populaire, l'industrie, etc.

Elles sont à la disposition de Mesdames et Messieurs les conférenciers.

Nos films documentaires sur Varsovie, Vilno, Kazimierz, Torun, Boryslaw, les Karpathes, les industries paysannes, les danses polonaises, etc., d'une longueur variant de 200 à 400 mètres, pourront être prêtés aux organisateurs de fêtes franco-polonaises.

NOS VIGNETTES

Cent vingt vignettes d'un goût original et exquis, vous permettront, cher lecteur, de faire apprécier à vos correspondants les sites et les monuments polonais, et de leur faire connaître les grands hommes de la Pologne.

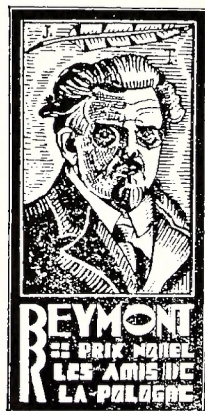
Elles représentent, en couleur pourpre ou sépia, le Maréchal Poniatowski, le Maréchal Pilsudski, Sieroszewski, Reymont, Paderewski, Marie Leszczynska, Notre-Dame de Wilno, le Wawel de Cracovie, les vieux hôtels de ville de Poznan et de Sandomir, les Karpathes, les bisons de la fameuse forêt de Bialowiege...

M. Janusz Tomakowski les a composées avec la maîtrise, l'inépuisable fantaisie et la hardiesse qui sont les caractéristiques de son art si personnel.

Elles existent en six séries de vingt sujets chacune.

Prix de la série, franco : 1 franc 25.

Les 6 séries, franco : 5 fr. 50.



L'Hymne National Polonais

M. M. $\text{♩} = 118$

da Po-lo-que n'est pas morte en-core, car nous sou-mes vi-vants !

C'est le cri-me que nous l'a dé-ro-bé, nous le re-con-querirons !

Marche, marche, Dom-ero-wski, De l'É-ta-le à no-tre terre !

Nous i-tous re-voir la pa-trie Guide tes lé-gionnaires !

Marche, marche, Dom-ero-wski De l'É-ta-le à no-tre terre !

Nous i-tous re-voir la pa-trie Guide de tes lé-gionnaires !